

Η ΟΨΙΝ ΑΧΕΝΟΥΩ Ο ΠΝΟΙΝ ΕΥΒΑ
Η ΧΟΟΣ ΔΕ ΧΕ ΠΕΤΝ ΛΨΩ ΠΕΓΝΤΗ
ΓΕ ΧΟΝ ΚΟΥ ΕΙΧΝΑΣ ΟΥΣ ΑΝΤ ΜΝΤ Ε

CAHIERS

ΔΥΣΟΥΧΝΑΣ ΣΤΑΙΟΥΣ ΑΝ ΣΠΕΧΕΙ
ΕΜΝ ΔΟΥ ΠΕ ΟΡΟΙ ΟΥ ΜΕΤΕΛΟ ΔΑΣΤΟ
ΔΥΝ ΧΧΩ ΛΚ Μ Π Γ Γ Ε Σ Ν Τ Ε Δ Υ Ω Ν Ν
Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Π Γ Λ Κ Ν Η Ο Π Χ Ρ Ε Ι Σ Ο Ν Α
Ι Μ Α Ρ Τ Α Μ Ν Τ Ι Ο Υ Δ Α Ν Ο Π Γ Ε Ο Υ Δ Α Χ Ν

METANOIA

Υ Β Ρ Ι Ζ Ε Μ Μ Ο Υ Μ Α Ρ Ε Ρ Ω Μ Ε Σ Ε Ρ Π Α
Ω Ν Τ Ε Υ Ν Ο Υ Ν Χ Ε Π Π Ι Θ Υ Μ Ε Ι Δ Ο Ω Ν
Ρ Ρ Ε Δ Υ Ω Μ Α Υ Ν Ο Υ Χ Η Ρ Π Β Β Ρ Ρ Ε Ε Δ
Ο Ν Δ Σ Χ Ε Κ Α Δ Σ Ν Ν Ο Υ Π Ω Γ Δ Υ Ω Μ Α
Χ Η Ρ Π Τ Ν Δ Σ Ε Δ Σ Κ Ο Σ Β Β Ρ Ρ Ε Ψ Ι Ν Δ Χ
Χ Τ Ε Κ Α Χ Μ Α Υ Χ Ω Τ Ο Ε Ι Σ Ν Δ Σ Δ Υ Π
Υ Δ Ε Ι Ε Π Ε Ι Ο Υ Ν Ο Υ Π Ω Γ Ν Α Ψ Ω Π Ε
Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ρ Ψ Α Σ Ν Α Υ Ρ Ε Ρ Η Ν Η Μ Ν
Υ Ε Ρ Η Υ Ζ Μ Π Ε Η Ρ Ο Υ Ω Τ Ο Ε Ν Δ Χ Ο Ο
Τ Τ Α Υ Χ Ε Π Ω Ω Ν Ε Ε Β Ο Λ Δ Υ Ω Υ Ν Α Τ Ε



Ν Ε Π Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Γ Ε Ν Μ Α Κ Α Ρ Ι Ο Σ Ν Ε Ν
Ν Δ Χ Ο Σ Δ Υ Ω Ε Τ Ο Ο Τ Π Χ Ε Τ Ε Τ Ν Δ
Α Τ Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Χ Ε Ν Τ Ω Τ Η Ζ Ν Ε Β Ο Λ

8

1 9 7 6
revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (73) 46.74.30 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 12/76

Imprimerie Offset-Service
à La Voulte

Dépôt légal n° 012/76

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL	p. 3
DE LA COMPASSION	p. 3
<i>LA VOIE ILLUSOIRE DE L'EGO</i>	p. 3
<i>SE SOUMETTRE A L'ÉPREUVE</i>	p. 5
<i>COMMENT DÉJOUER LES PIEGES DE L'EGO ?</i>	p. 5
<i>L'ŒUVRE DU SOI</i>	p. 6
COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 9
<i>LOGION 14</i>	p. 9
<i>LOGION 15</i>	p. 31
COURRIER MÉTANOIA	p. 42
BIBLIOGRAPHIE	p. 45

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975. 100 F
- cahiers 1976. 100 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

DE LA COMPASSION

La compassion véritable est celle qui favorise la réalisation des êtres. N'est réellement compatissant que l'homme qui ne vit plus en mode illusoire, celui qui a liquidé ses névroses et est à l'abri des projections diverses : il voit les choses telles qu'elles sont, sans coloration affective, sans idées préconçues.

Un maître authentique possède la vraie compassion. Il est totalement ouvert et a toujours, quelles que soient les situations, une réponse sage et directe à la vie. Tandis qu'il rayonne d'une force bienveillante et chaleureuse, il peut paraître impitoyable, outrageux, injurieux à l'homme qui vit dans l'ignorance, aux prises avec le plaisir, la souffrance et la mort.

Ainsi l'homme qui a réalisé sa nature profonde est-il aux antipodes de celui qui est le jouet de ses perceptions. Entre eux, aucune commune mesure, le premier est agi par l'Être, le second est agi par le démiurge qui n'est autre que l'ego, ou encore le mental.

LA VOIE ILLUSOIRE DE L'EGO

Dans la perspective de la réalisation intemporelle, il importe que la phase naturelle du développement humain se déroule dans des conditions satisfaisantes. Le monde nouménal n'est accessible que par et à travers le monde phénoménal : «Si l'esprit s'est produit à cause du corps, c'est une merveille de merveille.» (log. 29) Dès sa naissance l'enfant se tourne vers le monde extérieur. Il cherche ses compensations dans le temps et l'espace et il doit les trouver sous peine de perturbations qui apparaîtront au moment de la formation ou plus tard sous forme de névroses ou de psychoses.

L'homme soucieux d'affirmation intemporelle, de domination et de conquête affiche une virilité apparente qui cache en réalité un sentiment profond d'insécurité. Cet homme, que la psychanalyse caractérise de

paranoïaque, vit dans la projection de ses rêves ; il exerce son emprise sur des êtres faibles qui ne demandent qu'à s'en remettre corps et âme à un chef à moins qu'ils ne recherchent dans le passé un refuge contre les difficultés d'affrontement. Le besoin de protection et de régression, propre au schizophrène, appelle en quelque sorte l'oppression et la tyrannie du paranoïaque.

La projection dans le devenir représente, comme la régression à un stade infantile, une rupture avec le Réel. Le paranoïaque et le schizophrène, lorsqu'ils ont quelque envergure, s'intéressent aux forces secrètes qui sont en action dans le cosmos : en particulier celles que recèlent les grands textes. Le paranoïaque inverse les signes (croix gammée). Partant des enseignements ésotériques, il en fait des recettes exotériques. Il procède par détournement. La puissance de l'Un, il veut la trouver dans le nombre ; l'union devient chez lui assemblage et juxtaposition. Le schizophrène est plus « pur » que le paranoïaque ; il ne change pas la valeur des signes mais il est la victime des forces qu'il met en branle ou qui sont en action autour de lui ; il sait mobiliser le meilleur pour le laisser ensuite se dégrader. Cependant l'échec le laisse moins désespéré que la réussite et il a une complaisance inavouée pour ses ratages qu'il met au compte de l'incompréhension d'autrui.

Ces deux psychoses, dans lesquelles nous pouvons aisément voir les manifestations de notre ego, sont l'une et l'autre comme une cuirasse qui empêche le contact avec l'Être. L'ego tente par tous les moyens — car c'est pour lui une question de vie ou de mort — d'entraver l'Être dans son travail de libération. Les religions elles-mêmes viennent à son secours en enseignant une survivance éternelle de l'individualité, laquelle n'est autre que l'ego. C'est dire qu'elles vont généralement à l'encontre de la réalisation ! Leur dogmatisme, leurs croyances sont autant de préjugés que doit rejeter tout homme qui veut atteindre à l'universalité de la connaissance. Comme l'écrit Alain Daniélou dans un ouvrage récent, « les religions sont faites pour maintenir l'homme dans les chaînes du créé en remplaçant sa recherche de liberté et l'intuition transcendante par les liens de la foi qui paralysent l'essor de sa pensée, la ramènent aux demi-vérités que sont les apparences, à l'illusion d'une éternité possible de la durée et de la personne du moi. La foi est, par sa nature même, le contraire de la connaissance. Sitôt que l'on sait une chose, on la connaît, on n'a pas à y croire. C'est pourquoi l'abandon de toute religion, de toute loi morale, de toutes les valeurs apparentes du monde, est la condition essentielle de la libération. »¹ Cependant comment réaliser cet abandon, comment lâcher prise alors que tout, en nous et autour de nous, invite à l'affirmation individuelle ou à la prise en charge ? La réponse à cette question est propre à chacun d'entre nous. Elle dépend de l'âge, du rôle de la mère, de celui de tel maître, des circonstances de la vie etc. Un détachement prématuré ne serait pas compatible avec la réalisation : on ne peut envisager le processus de désengagement que si l'on s'est tout d'abord engagé et la sublimation chez

1. Les quatre sens de la vie, p. 152, Buchet-Chastel, 1976.

l'adolescent est aussi nuisible que le libertinage chez le vieillard. Il ne faut pas oublier non plus que le premier maître de l'enfant est toujours la mère ; si elle est bonne, sécurisante, compatissante, l'enfant abordera le monde des adultes sans inquiétude, sans agressivité, sans esprit de domination. Dans le cas contraire, il sera nécessaire de recourir aux ressources encore balbutiantes de thérapies diverses pour tenter de pallier des frustrations qui se traduisent par des angoisses et des difficultés de toutes sortes à commencer par les difficultés de relation.

SE SOUMETTRE A L'ÉPREUVE

Néanmoins la souffrance engendrée par notre difficulté d'être au monde et d'y remplir le rôle qui nous échoit, si elle est pleinement vécue et interprétée dans une perspective non-dualiste, la seule en définitive qui soit réellement satisfaisante, peut devenir notre chance de réalisation. C'est du reste la seule perspective dans laquelle nous devons nous placer pour tenter d'interpréter correctement des logia comme le 58, le 68, le 69... Par contre les êtres qui se contentent de compensations au rabais, les « aspirants à la bedaine » comme dit Larbaud, qui n'ont pratiquement d'autres visées que celle du confort de leurs pantoufles et de la télévision, sont bien incapables de se laisser séduire par l'aventure du Royaume. Ils soignent leur petit ego qui est au chaud, à l'abri de toute interrogation et de toute introspection protégés par les assurances et les prises en charge. Quittons les satisfaits et les repus, car ils ont ce qu'ils désirent, pour rejoindre ceux que la vie malmène, qui cherchent un sens à la souffrance et veulent comprendre la raison de leur insatisfaction profonde. La première étape dans la prise de conscience du processus de l'épreuve est relativement aisée pour qui est capable d'introspection. Lorsque les choses ne se passent pas comme je le désire, j'accuse les hommes, les astres, la destinée, etc. Mais petit à petit, je me rends compte que c'est mon ego qui, suivant les circonstances, adopte une attitude défensive ou offensive projetant sur les êtres et les choses ses propres sentiments. Il les voit non pas tels qu'ils sont en réalité mais tels qu'il ne peut pas les accepter ou bien tels qu'il les désire. Conscient de la façon dont opère l'ego, je comprends l'origine de la souffrance.

COMMENT DEJOUER LES PIEGES DE L'ÉGO ?

La réaction qui s'en suivra sera donc inmanquablement une prise de position contre l'ego, une envie de le combattre et de l'anéantir. Dans ce but, je m'imposerai des disciplines, je me soumettrai à l'ascèse, je pratiquerai des yogas exemplaires, bref, j'essaierai à force de luttes de m'améliorer, sans m'apercevoir, tout au moins au début, que je combats en plein dualisme, voulant ce que j'estime le bien et répudiant ce que je considère

comme mauvais pour moi. Il faudra souvent d'amères déceptions et de longues épreuves pour constater que je suis toujours la victime de l'ego, le jouet de ses manipulations. Cependant il m'arrive, et il m'arrivera de plus en plus souvent, de comprendre que l'Autre gagne du terrain dans la mesure où l'ego en perd. Cette évidence est surtout perceptible dans l'absence de combat, dans la décontraction, dans les moments où l'ego commence à s'avouer vaincu. Seulement je réalise que le « lâcher prise » n'a lieu que de courts instants et l'envie me prend à nouveau de lutter contre le singe fou qu'est l'ego qui toujours joue les trouble-fête. En réalité, l'ego préfère être combattu que relégué car s'il est traqué, c'est qu'on le prend encore pour une entité. Il n'est pas fâché de se voir enfermé dans une cage. Tant qu'il est sursitaire, il a des raisons de se prendre au sérieux. Même le suicide, s'il est manqué, est encore un acte qu'il peut revendiquer. En prenant conscience du caractère illusoire de l'ego, je perds l'illusion qu'il est en cage. Je constate qu'il ne peut rien faire, qu'il n'est pas le principe de mon dynamisme. Conditionné par le monde extérieur et par mon psychisme, je n'ai donc pas mon moteur en moi et à moi. Tant que je suis sous l'emprise de l'ego, je suis le jeu des phénomènes.

L'ŒUVRE DU SOI

Par contre, si je m'éveille à la Réalité transcendante, je suis mu par cette Réalité. Au lieu d'être conditionné par l'ego, dont le caractère illusoire devient de plus en plus évident, je le suis par le Soi. En somme, j'espère en l'issue heureuse d'un procès qui, en réalité, n'existe pas. J'accepte le sacrifice de ma pensée imaginaire pour permettre le travail du Soi. Le Zen dit : « Vous faites quelque chose de trop avec votre mental » Le « ne rien faire », c'est le « ne rien faire en trop », c'est-à-dire ne pas céder à l'agitation mentale qui nous donne l'illusion d'être. Le changement survient lorsque le fonctionnement mental est repéré, situé, analysé.

La partie animale de l'homme est normale ; c'est l'intellect qui nous plonge dans l'illusoire parce que la conscience s'identifie à la production du mental. Ainsi, dans la nature, il n'y a que des volumes alors que nous percevons des formes. Or les formes sont un écran opaque qui nous sépare du monde du dedans. Nous fonctionnons en objectivant : le sujet voit un objet (en réalité une forme, une image illusoire), d'où la conscience de l'entité individuelle de l'ego : je vois, je sens, j'entends, etc. Seul l'Etre est ; seul, il est substance (l'essence) de tous les paraître, des 10 000 choses. La conscience de l'Etre, ou le retour à l'Un, peut être comparée à la goutte qui tombe dans l'océan. La goutte n'y est pas détruite, elle rejoint l'immensité. L'homme qui ne vit plus en mode illusoire a rejoint le Tout. Tant qu'il est le jouet de ses perceptions et de ses projections, il n'est pas en harmonie avec le Cosmos. Il peut jeûner, prier, faire l'aumône, être un philanthrope émérite, un héros conquérant, un zélé missionnaire, il œuvre pour assurer à son individualité une existence méritoire et une survivance

éternelle ; en un mot, il renforce son ego. Dans ces conditions, même le peu qu'il a, on le prendra. (log. 41) Dans l'optique de la réalisation, tout concourt, au contraire, à l'œuvre du Soi : quand vous engendrez cela en vous, ceci que vous avez vous sauvera. (log. 70) Or, ce qui nous sauve, c'est ce que nous étions avant notre naissance : Heureux celui qui était déjà avant qu'il n'existe. (log. 19. 2 - 3) L'être «sans naissance», «retrouvé», est vide de toutes les ivresses de l'ego, (log. 28), dépouillé de tous les vêtements accumulés, sans PEUR (log. 37). Même sous des dehors de charité, l'ego cherche à délimiter et à protéger son territoire, d'où son attitude offensive-défensive, son besoin d'exercer son pouvoir sur les autres. L'Etre «retrouvé» ne connaît pas la peur. Et cette absence de peur se traduit par une intense générosité, une ouverture fondamentale, un accueil sans exclusive : c'est la COMPASSION, telle que l'entendent les Orientaux.





COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Υ

LOGION 14

- 1 Jésus leur a dit :
- 2 si vous jeûnez,
- 3 vous engendrez une faute pour vous-mêmes,
- 4 et si vous priez,
- 5 vous serez condamnés,
- 6 et si vous donnez l'aumône,
- 7 vous ferez du tort à vos esprits ;
- 8 et si vous entrez dans quelque pays
- 9 et que vous en parcouriez les régions,
- 10 si l'on vous accueille,
- 11 mangez ce que l'on mettra devant vous,
- 12 soignez ceux qui parmi eux sont malades ;
- 13 car ce qui entrera dans votre bouche
- 14 ne vous souillera pas,
- 15 mais ce qui sortira de votre bouche,
- 16 c'est cela qui vous souillera.

Nous avons à nous demander quel est l'objectif que poursuit le Maître en déroutant ainsi ses disciples.

Pour que le Maître puisse dispenser son enseignement, il faut que le disciple soit disponible. Si celui-ci a des idées préconçues sur l'ascèse, sur les pratiques religieuses, sur les œuvres de charité, etc., il n'est pas dans les dispositions requises pour recevoir l'enseignement : ses croyances, ses habitudes, ses dévotions sont une forme de confort paralysant. Tant qu'il n'a pas abandonné son système de sécurité, ses possessions diverses, ou bien il est imperméable à la Parole, ou bien il l'interprète à travers le prisme déformant de ses projections. Aussi tout maître digne de ce nom s'emploie-t-il à faire tomber les illusions du disciple, à mettre son ego à l'épreuve jusqu'à l'élimination. Pour cela il va multiplier les situations qui rendent difficile, voire intenable, la vie de l'ego. Les remises en question qu'il provoque sont destinées à traquer l'usurpateur afin que la brèche, par laquelle le Soi, toujours présent, se manifeste, puisse s'agrandir et occuper la totalité du terrain.

Les contradictions apparentes vont favoriser la remise en question. Dans le logion 14, comme déjà dans le logion 6, Jésus s'insurge contre ses disciples qui prient, jeûnent et font l'aumône, alors que dans le logion 27 il demande de jeûner au monde, de faire du sabbat, le sabbat. Or le sabbat est chez les juifs un jour de prière et de repos, le centre de la vie religieuse. Jésus dit expressément dans le logion 14 : si vous jeûnez... si vous priez... si vous donnez l'aumône. Le Vous est ici très important. En paraphrasant, nous pouvons dire : «Au stade où vous en êtes, vos dévotions vous sont nuisibles car elles ne font que renforcer votre ego». Ce ne sont pas la prière,

le jeûne, l'aumône qui en tant que tels sont remis en question, mais bien les individus qui ont le souci de s'affirmer à l'occasion des pratiques religieuses. Pour se mettre en évidence, on peut demander la faveur d'un Dieu, solliciter son pardon. C'est bien ce qui ressort du logion 104 où les disciples invitent Jésus à prier. La mauvaise conscience, la peur, l'hypocrisie sont les produits du dualisme. Jésus a surmonté les névroses qui se traduisent par l'infantilisme, la peur, l'angoisse : *Quelle est donc la faute que j'ai commise, ou en quoi m'a-t-on vaincu ?* (log. 104. 4 - 5) Dans l'identification au Père, il n'y a plus de trace de bien ni de mal ; la fusion d'amour, symbolisée par le mariage, est totale. Mais, en dehors des noces, c'est-à-dire dans le dualisme quotidien, *alors, que l'on jeûne et que l'on prie !* (log. 104. 7)

Lorsqu'il y a le bien et le mal, il y a en même temps choix : je choisis le bien, j'évite le mal. Choissant le bien, je m'identifie à ma possession, je suis bon puisque je choisis le bien. Jésus prend le contre-pied de cette forme d'affirmation : *« Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres. »* (log. 61. 14 - 18)

Jésus nous veut déserts. Mais, en thérapeute averti, il sait que l'ego a une prodigieuse faculté d'accaparement, qu'il voudrait tout annexer à ses propres fins dans tous les domaines à commencer par le plus subtil, le domaine religieux où il entend assurer son salut en ce monde et en l'autre en sauvegardant éternellement son individualité ! Il prétend établir la philosophie sur des bases irrécusables. Il s'arroge la faculté de la Connaissance. Il traite de l'existence de Dieu, du dogme ; de la morale etc. etc. Il traduit tout en fonction de son bien être, de sa «santé» spirituelle, de la contemplation de sa propre image : prière, ascèse, charité. Coupé de la vraie vie, il doit en réalité se contenter d'imiter, de paraître, d'acquiescer. Il lutte contre la déception et l'angoisse par un jeu subtil de compensations. Au lieu de se laisser modeler dans l'harmonie cosmique, il s'affirme contre elle et s'oppose à sa fondamentale simplicité. C'est le singe savant qui vit en se singularisant. Ce serait trop simple pour lui de manger ce qu'on met devant lui. Son hypochondrie ou son sectarisme lui font distinguer le bon (pour lui) du mauvais, le pur de l'impur, quitte à humilier ceux qui le reçoivent. Il prétend dispenser la bonne parole et soigner ceux qui ne sont ni samaritains ni publicains, sans se rendre compte que, par son élitisme moralisant et offensant, il émet des ondes malsaines qui l'empoisonnent lui d'abord, son entourage ensuite. C'est dire que la «charité», comme les autres «vertus», lorsqu'elle est dictée par l'ego, concourt à semer le désordre, la confusion, l'anarchie.

Émile Gillibert



1. JÉSUS LEUR A DIT :

Le logion 14 est le seul qui soit introduit ainsi : Jésus leur a dit. Le dialogue avec Jésus du logion 13 nous a montré que Thomas est libéré du dualisme : du carcan du bien-mal. Tandis que les disciples, eux, sont toujours aux prises avec Jahvé et Satan ; le Père Noël et le Père Fouettard ; le bonbon et la paire de gifles.

Les paroles de Jésus au logion 14 enchaînent sur celles de Thomas aux disciples, libératrices du fardeau de la loi et des jugements.

2. SI VOUS JEUNEZ,

3. VOUS ENGENDREZ UNE FAUTE POUR VOUS-MEMES.

Le jeûne néfaste, mutilant, est celui qui nous oppresse depuis le berceau, depuis le huitième jour, où les peurs se sont glissées, où les menaces sont apparues avant même que nous puissions formuler un élémentaire «pourquoi» ? Nous voici condamnés à priori. Bons à tirer le boulet des culpabilisations de plus en plus pesantes. Nous voici prêts à enfin recevoir l'explication «réconfortante» du péché originel, la honte au front d'Adam et d'Eve, au front de l'humanité entière ; ... et l'on voit le pauvre diable pourchassé comme un coupable. Alors que Jésus a proposé une autorité douce, et le repos. (log. 90)

4. ET SI VOUS PRIEZ,

5. VOUS SEREZ CONDAMNÉS

Comment situer ces paroles en regard du logion 73, où l'on peut lire, aux versets 4 et 5 : *sollicitez donc le Seigneur pour qu'il envoie des ouvriers à la moisson ?*

Rien, depuis l'énoncé de ces paroles, n'avait filtré du log. 14. Mais on nous a beaucoup parlé du log. 73, donné comme un modèle, comme un élément primordial de la prière telle qu'elle est condamnée au logion 14 : demandons de nombreux, très nombreux missionnaires... pour qu'ils nous demandent de prier ; et c'est ici qu'est la réelle contradiction.

Prier, comme l'entend Jésus au logion 14, le fait de demander ceci ou cela, se situe d'emblée dans la perspective dualiste absolue ; et c'est une démission. Nous sommes alors condamnés à piétiner, donc à régresser, à nous éloigner de la source. C'est la fixation de l'attention sur le manque. C'est le refus d'accepter le fait que seuls nos bras ont à se mettre à la tâche ; c'est encore le refus de s'en tenir à la totale simplicité de ce que dit Jésus :

*Le Royaume du Père s'étend sur la terre,
et les hommes ne le voient pas. (log. 113. 7 - 8)*

*Mais le Royaume est le dedans de vous,
et il est le dehors de vous. (log. 3. 7 - 8)*

Ce qui compte, c'est d'exprimer, ou de chercher comment exprimer sa recherche, en l'approfondissant. Jusqu'à ce que le silence, le véridique, l'absolu silence, se produise de lui-même. C'est cela, solliciter le Seigneur. Solliciter, non pas comme une demande, mais dans le sens de la recherche intérieure, et du progressif «nettoyage par le vide», de l'activité mentale.

*Celui qui cherche ne doit pas cesser de chercher,
jusqu'à ce qu'il trouve. (log. 2. 2 - 3)*

5. ET SI VOUS DONNEZ L'AUMONE

6. VOUS FEREZ DU TORT A VOS ESPRITS.

Donner l'aumône, ce n'est pas forcément mettre telle ou telle somme dans telle ou telle main. C'est cette continuelle erreur : je crois, en toute sincérité, donner, aimer. Dans le moment où j'écris ces lignes, je sais, maintenant, que je ne donne, que je n'aime jamais ; que ce que je «croyais» être don est mensonge à «moi-même» et à «l'autre». Je suis piégée et je suis piège ; mon esprit est «faussé», et celui de l'autre aussi, qui croit recevoir, car l'illusion est totale. Et pourtant, dans ce même moment, je sais également que je ne rêve, consciemment et inconsciemment, que de cela.

Difficile parcours... mais il vaut mieux savoir. «La façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne», dit un proverbe, valable dans toutes les régions que nous puissions parcourir.

8. ET SI VOUS ENTREZ DANS QUELQUE PAYS...

Nous avons parcouru beaucoup de régions... mangeant non pas seulement ce que l'on mettait devant nous, mais aussi suçant jusqu'à la moëlle les forces vives de ceux qui les habitaient ; jusqu'à leur identité profonde ; jusqu'à leur présence sur les continents dont ils étaient issus. Soignant une maladie ou une plaie pour en apporter cent.

Et qu'importe la spécificité de telle ou telle alimentation, de ce qui entre dans notre bouche, du moment que la parole donnée à ceux qui nous accueillent ne les dévore pas, ne les fait pas devenir cadavres jonchant un sol profané, ou morts-vivants, en leur cachant les clefs de la connaissance ? De quelque côté que l'on regarde, quel que soit celui qui est appelé «frère», l'urgence absolue est de veiller, de chercher *comment* être à même de répondre au logion 88 :

*Et vous aussi, ce que vous détenez,
donnez-le leur.*

dites-vous :

quel jour viendront-ils

et recevront-ils ce qui est leur ?

Madeleine Hennebains



*Par les choses que je vous dis
ne savez-vous pas qui je suis ?*

a dit Jésus à ses disciples curieux de son identité et désireux de le voir enfin s'insérer dans la lignée de leurs prophètes...

A l'inverse des canoniques, l'Évangile selon Thomas passe à peu près sous silence les éléments anecdotiques et biographiques dont les ultimes rédacteurs des trois premiers synoptiques se sont plus à illustrer une existence dont on ne sait à peu près rien, le récit légendaire étouffant le message à l'illuminé.

Ouvert à tous, l'évangile ésotérique n'est guère compris et les logia se heurtent à l'incompréhension scandalisée des disciples. Ils ne sont pas exclus : certains logia leur sont accessibles, d'autres non. Ce n'est pas à leur niveau mais à celui de l'Éveillé : Thomas, que correspondent les logia 14 et 15. Ils font immédiatement suite au logion qui proclame l'initiation de Thomas, détenteur du message «caché».

Le logion 6, cependant, a déjà répondu aux interrogations pressantes et inquiètes de l'auditeur moyen, encore très attaché aux rites et aux ascèses de la religion officielle :

*Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent :
Veux-tu que nous jeûnions,
comment prierons-nous,
comment donnerons-nous l'aumône
et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?*

La réponse donnée est curieusement à côté de la question : muette sur les problèmes soulevés, elle nous paraît renfermer en deux lignes l'essentiel de la «morale» de Jésus :

*Ne dites pas de mensonges
et ce que vous récusez, ne le faites pas...*

L'étrange décalage de niveau qui apparaît entre les questions et la réponse de caractère négatif qu'elles reçoivent ici ne peut que déconcerter les auditeurs. Eh quoi ? on les laisse dans le doute en ce qui concerne ces exigences rituelles et cette pratique traditionnelle si importante pour eux ? Un seul précepte, en apparence des plus faciles à suivre, est-ce possible ?

L'application, cependant, suppose en fait une connaissance de soi si approfondie que le précepte ne peut être saisi que par les «appelés». Ce que les questionneurs récusent en réalité, n'est-ce pas la non-observance des rites ? Le respect de ces rites ne les dispense-t-il pas de la recherche intérieure qui pourrait les éclairer sur leurs motifs secrets ? Ils demandent ce qu'il *faut faire*. On se borne à leur dire ce qu'*il ne faut pas faire*...

Le Maître, cependant, ne refusera pas de répondre à ces préoccupations, pour lui mineures, mais si impérieuses pour le ritualiste. Le logion 14 fournit en effet une sorte de morale pratique très sommaire dont la première partie répond à l'attente des auditeurs mais d'une manière si énigmatique et si bouleversante qu'elle sera difficilement accessible à la masse. Ici encore, c'est une morale négative qui sera proposée.

*Jésus leur a dit :
si vous jeûnez
vous engendrez une faute pour vous-même
et si vous priez
vous serez condamnés,
et si vous donnez l'aumône
vous ferez du tort à vos esprits...*

Morale *proposée* et non *imposée*, respectant la liberté du disciple tout en le mettant en présence de sa responsabilité vis à vis de l'Esprit. Jésus conteste, en fait, la valeur du jeûne, de la prière et de l'aumône en tant que pratiques répétitives et formelles. Les versions des synoptiques et, par la suite, toutes les morales occidentales valoriseront hautement ces «œuvres de *pénitence* et de *charité*,» ces œuvres qui conduiront les bonnes âmes catholiques ou protestantes, soit à gagner des indulgences, soit à se créer une «bonne conscience» dont elles pourront se glorifier. Et quel dignitaire chrétien oserait dire avec l'insolente brutalité d'un Boddhidarma au riche fondateur de monastère : Aucun mérite !

Jésus dénonce ici l'imposture et l'hypocrisie dont il trouve certainement maints exemples autour de lui. Sa critique vise implicitement la psychologie du pénitent et du donateur charitable et atteint du même coup le plan supérieur du comportement initiatique.

Dans le contexte du judaïsme, celui qui jeûne n'est-il pas en pleine dualité ? Ne reconnaît-il pas, par une pratique routinière et consciencieuse qu'il est séparé de son «créateur». C'est cette reconnaissance même qui crée la notion, essentiellement judéo-chrétienne de *péché*. Quoiqu'il ait pu faire ou ne pas faire, l'homme qui jeûne est aux yeux de ses juges - puisqu'il se reconnaît également des juges - et, par suite, à ses propres yeux, un pécheur.

Mais au-delà du jeûne prescrit par une religion exotérique, il existe à l'octave supérieure, pourrait-on dire, une forme authentiquement spirituelle du jeûne sur laquelle pourra méditer longuement le futur initié : «Si vous ne

jeûnez pas *au monde*, affirme le logion 27, vous ne trouverez pas le Royaume... Et ceci s'adresse aux hommes «ivres» du logion suivant, à ceux qui s'abreuvent aux sources illusoire de la facilité : ivres de possessions, de savoir, de vaines convoitises, ils ne sont pas en mesure de «sortir du monde» ; ils sont inaptes au renoncement et c'est là pourtant la seule forme d'ascèse prescrite par le Maître. Etre *dans le monde*, sans être *du monde*, c'est la leçon de ce logion qui s'adresse aux initiés virtuels.

Grâce aux correspondances qui se répondent en écho tout au long de l'Evangile selon Thomas, la clé des premiers versets du logion 14 nous est donnée dans le logion 104 dont l'accent et la poésie profonde s'adressent à ceux qui ont des «oreilles pour entendre».

Les disciples insistent de nouveau avec obstination et avec un soupçon de reproche auprès du Maître afin qu'*aujourd'hui* (s'agit-il d'une cérémonie particulièrement importante ?) il accepte enfin de se plier aux usages :

*Ils lui dirent
vient, prions aujourd'hui et jeûnons*

Et Jésus répond :

*Quelle est donc la faute que j'ai commise
ou en quoi m'a-t-on vaincu ?
mais quand le marié sort de la chambre nuptiale
alors que l'on jeûne et que l'on prie !*

La réponse est claire : Jésus n'a pas commis de faute ; il n'a pas été vaincu et ne saurait l'être puisqu'il possède la liberté absolue de l'Éveillé, maître de son destin spirituel. L'homme «engendre» une faute lorsqu'il se sépare de son principe. Le motif profond de la séparation, c'est le désir d'affirmer son Ego par ses œuvres. Tombant dans la dualité, il relève alors d'une «religion» : n'a-t-il pas quitté la «chambre nuptiale», l'espace absolu où s'accomplit, à la faveur de la disparition d'une personnalité encombrante et infantile, la fusion de l'Être dans l'Unité primordiale. Les «éveillés» du christianisme ont, avec Ruysbroeck¹ connu ce mystère qu'ils ont exprimé dans leur langue particulière.

Mais qu'en est-il de la prière — exercice privilégié de la doctrine chrétienne — la prière, notion si mal comprise, vocable si galvaudé ?

Lorsqu'elle n'est pas l'expression d'une fusion totale avec la conscience globale — le Père, pour employer le terme dont Jésus se sert pour se faire comprendre — elle est recours intéressé à l'autorité suprême dont on attend un avantage ou un pardon. Éventuellement, en dépit du dicton populaire (Mieux vaut s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints...) elle s'élèvera vers de multiples pouvoirs intermédiaires. Tous les degrés sont possibles dans ce domaine qui reste celui du relatif et ne saurait donc convenir à qui subit

1. L'ornement des noces spirituelles.

l'attrait de l'Absolu. Là encore, l'homme qui prie reconnaît avoir péché et, avec la complaisance de son Ego, trouve, dans une humilité spectaculaire, un motif de se racheter et surtout de se faire valoir. Au cours de l'ère chrétienne, le confessionnal se prêtera à merveille à ces confidences murmurées qui témoignent souvent d'un remords complaisant et s'adressent à une autorité extérieure dont on attend absolution et conseils, faute de savoir chercher en soi sa propre règle d'action.

Quant à l'aumône — mot en lui même déplaisant tant il est marqué par un paternalisme suffisant, elle établit une échelle de valeurs entre le nanti et les pauvres. Les hommes ont tous la même origine et c'est d'un mouvement spontané et non par conformité à une morale extérieure que l'on ira au secours du plus faible : ce frère sur lequel on doit veiller «comme sur la prunelle de son œil».

Telles sont les «fautes» que nous commettons chaque fois que, relâchant notre vigilance, nous cédon à l'illusion d'une entité séparée et perdons de vue l'unité profonde de tous les éléments du monde manifesté. C'est donc par une vérité métaphysique que Jésus répond aux préoccupations rituelles propres aux fidèles d'une religion : cette vérité dépasse le cadre mental et échappe à la notion même de religion.

On se tromperait cependant si l'on voyait dans le logion 14 une condamnation pure et simple des rites et exercices spirituels. Il convient plutôt d'y voir une mise en garde du Maître à l'égard d'une religion sclérosée par un formalisme excessif — mise en garde qui apparaît épisodiquement dans les canoniques. Les rites sont justifiés dans le cadre d'une ascèse préparatoire et peuvent être indispensables à certains débutants. Ils ne sont toutefois que des moyens que l'on peut rejeter lorsque l'on est parvenu à la vraie connaissance. S'ils se présentent comme d'impérieuses lois, comme c'est le cas dans le contexte historique où enseigne Jésus, ils sont à proscrire comme incompatibles avec la libre recherche intérieure.

A ces réponses toutes négatives relatives aux «rites», s'ajoute, dans la deuxième partie du logion 14 un condensé de morale *positive* en apparence conforme à ce qui est requis de l'homme religieux mais en réalité marqué d'un accent nouveau et subtilement contestataire par rapport à la tradition hébraïque :

*.. si vous entrez dans quelque pays
et que vous en parcouriez les régions
si l'on vous accueille,
mangez ce que l'on mettra devant vous,
soignez ceux parmi eux qui sont malades ;
car ce qui entrera dans votre bouche
ne vous souillera pas
mais ce qui sortira de votre bouche
c'est cela qui vous souillera.*

A ces errants que sont et doivent être ses disciples, définitivement détachés comme lui du milieu familial et éventuellement déracinés de leur souche initiale, Jésus conseille, ici encore, un comportement fraternel : «Si vous entrez dans quelque pays et vous en parcouriez les régions».. autant de nuances qui désignent un voyage hors du milieu d'origine et des coutumes familières, l'accueil dans le foyer d'un inconnu et peut-être d'un étranger, plus ou moins bien disposé à l'égard du visiteur occasionnel. A cet hôte de hasard, on ne demandera pas un brevet de moralité comme le ferait Mathieu («Informez-vous pour savoir qui est *digne*»...) — ce qui nous rappelle plaisamment la bourgeoise du 19^e siècle réservant son aumône aux «pauvres *méritants*»... Et, bien entendu, il n'est pas question de «secouer la poussière de ses pieds» sur le seuil de l'hôte inhospitalier !

Les autres conseils ne sont pas, dans l'évangile ésotérique, teintés de ce lourd moralisme qui aboutit, chez Mathieu, au pur et simple contre-sens. Ils sont colorés de sympathie et de respect à l'égard des coutumes étrangères et à l'égard de l'étranger lui-même *quelqu'il soit* :

*Mangez ce que l'on mettra devant vous
... ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas,*

ce qui, implicitement, constitue une critique de rigorisme national et de pratiques alimentaires tatillonnes.

Ce que le Maître enseigne, c'est l'ouverture totale et sereine à la vie telle qu'elle est, aux hommes tels qu'ils sont. Le disciple n'a pas de conseils à donner. Il n'est responsable que de sa propre métanoïa. Si même il devient un Maître, c'est à la persuasion qu'il aura recours («Mon autorité est douce...»).

Et c'est encore la fraternité qui est recommandée à l'égard des malades. On ne leur demandera aucune profession de foi et — pas plus qu'ailleurs dans cet Evangile — il n'est question de spectaculaires miracles. Un être humain vient en aide à ses frères, et c'est tout.

Dans les derniers versets du logion 14, on retrouve l'opposition des deux plans : ce n'est pas la non-observance des pratiques alimentaires qui constitue une faute puisqu'il s'agit là simplement de la satisfaction d'un besoin physiologique :

*Ce qui entrera dans votre bouche
ne vous souillera pas
mais ce qui sortira de votre bouche
c'est cela qui vous souillera.*

Ce qui peut compromettre la transparence requise du futur initié, ce sont les débauches verbales, issues de l'étourderie ou de la malveillance, dont l'Ego est coutumier. Que ne dit-on pas pour se faire valoir sans souci

des conséquences que peuvent avoir des paroles inconsidérées ! Et Dieu sait le danger que représente à cet égard le déluge verbal, familier à notre époque et multiplié par les moyens audio-visuels et le nombre d'irresponsables qui manient imprudemment cette arme que constitue la parole. Sobrement, en quelques mots avertisseurs, le Maître évoque ainsi au passage l'importance du *Verbe* qui est déjà action, vibration sensible prolongeant à l'infini le mouvement de la pensée, dans un univers dont tous les éléments sont liés. Vérité métaphysique ici encore, destinée au « bon entendeur »...

C'est donc une morale de simplicité et de fraternité que Jésus propose. Elle est l'émanation d'une vie intérieure profonde et non d'un formalisme imposé de l'extérieur. C'est dire combien, dans un contexte historique défavorable, elle se heurtait à l'incompréhension des hommes « ivres ».

L'ivresse, aujourd'hui, est d'un autre ordre : idéologies creuses, mégalomanies diverses, recherche d'idoles éphémères etc... Beaucoup d'entre nous cependant sont las de cette vaine agitation et Jésus ne dirait plus aujourd'hui : « Je n'ai trouvé parmi eux personne qui ait soif. » La « soif » spirituelle, la nécessité de la recherche intérieure s'imposent comme des évidences qui sont un gage d'espoir.

Paule Salvan



La prière, le jeûne et l'aumône : les trois commandements qui supportent tout l'édifice exotérique et dualiste que Jésus récuse et qu'il ne pratique donc point parce que tels qu'ils sont ainsi définis par la culpabilité et l'hypocrisie, ils constituent une insulte à l'Absolu sans second, un véritable blasphème contre l'Esprit pur.

Le mensonge des pratiques «vertueuses» que Jésus dénonce ici est, à la longue, dévoilé dans ses «résultats» mêmes.

Spinoza dit : «La Béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu elle-même ; et cet épanouissement n'est pas obtenu par la réduction de nos appétits sensuels — mais c'est au contraire cet épanouissement qui rend possible la réduction de nos appétits sensuels.»

Les ordonnances et les tabous de toutes sortes pervertissent l'esprit d'enfance qui est la CONDITION de réalisation du Royaume.

C'est-à-dire : «... Une capacité qui soit souverainement libre à l'égard du domaine rationnel, une faculté de perception qui se situe en amont de la discrimination de l'homme d'après la «chute», une sorte d'innocence première qui permet l'union de l'Être au-delà de la dualité sujet-objet...» (E. Gillibert) Et EN DEÇA DE LAQUELLE TOUTE TENTATIVE DE «LIBÉRATION» EST VOUÉE A L'ÉCHEC. Car ce à quoi Jésus nous invite, ce n'est pas à «juger» mais à nous DÉCULPABILISER entièrement vis à vis de tout ce qui s'interpose autoritairement et donc répressivement entre nous, notre monde conscient et la Source Réelle de notre Être. Jésus est «anarchiste» lorsqu'il condamne l'exploitation de la «faiblesse» dans les systèmes infantiles de la «Fécalité».

La Loi, en inventant la «Faute», le Remords et la Punition, s'exclut d'elle-même de la Chambre Nuptiale où le deux est UN.

La pratique de la Loi ne libère pas l'Être entier en nous mais l'asservit, en le divisant contre lui-même, à d'hypothétiques transcendances.

Elle maintient sous une tutelle autoritaire qui l'empêche de s'accomplir naturellement et pleinement. Sous sa tyrannie, l'homme ne VIT plus dans la Grande INTUITION COSMIQUE de Soi. Il pense et agit séparément du TOUT, à l'intérieur d'un monde de «choses» régies par des lois mécaniques, des totems et des tabous arbitraires. La Loi a systématiquement dénaturé la signification absolue du Sacrifice et donc de la Vie et du Corps. Elle a ramené la prière qui est CÉLÉBRATION spontanée de l'Être, de l'Esprit VIVANT, à la mesure de l'égoïsme borné, dualiste et mercantile, exploiteur et répressif qui caractérise l'Autorité à tous les niveaux.

Le Don n'est plus un acte naturel et désintéressé de gratitude et de joie débordante, Amour où ce qui est Donné est identique à ce qui est Reçu — en Celui qui est Issu de Celui qui est Égal, mais une spéculation sordide sur la Différence au nom de la Pitié et de la Jouissance qui élèvent l'un sur l'abaissement de l'«autre».

Le Don est la Relation absolue qui révèle la Plénitude justement par l'abolition mutuelle des Contraires. C'est par conséquent l'acte socialement le

plus subversif. En l'Être qui est Amour, toutes les polarités s'unifient. Pas d'alibi «altruiste» là où le deux est UN. A travers l'EXPÉRIENCE immédiate et immanente de cet UN, l'homme témoigne de son unité dans la communauté universelle des forces et des états de l'Être absolu sous sa multiplicité apparente.

Le Jeûne ordonné est la négation même de cette simple chasteté du Désir unifié à l'égard de la diversité apparente du Monde. La Loi en fait un acte de contemption de la chair et des forces de notre nature dont l'essence est divine.

La destruction systématique des anciens mythes de la Nature, des lieux de force, des hiérophanies, la chute de toute spiritualité dans les dichotomies morales, ont fait aujourd'hui de nous des déracinés planétaires, des «étrangers sur la terre»... des «Juifs errants».

Le Vivant Connaît l'œuvre de l'Esprit. Il sait qu'il est vain de demander la Pluie ou le Beau Temps selon le calendrier de nos «pseudo-besoins». Nul miracle surnaturel ne contredira les lois de la Danse de l'Énergie Cosmique, de l'Harmonie qui a ses raisons que la seule raison de l'homme ne connaît pas et d'autant moins qu'il s'en sépare au nom de son «libre-arbitre». En Celui qui fait le Vouloir de son Père et qui connaît DIRECTEMENT, dans les flux et les reflux de sa nature, le Vouloir de sa Mère divine, il n'est rien qui soit «bon» ou «mauvais» mais tout est également NÉCESSAIRE.

Et la Connaissance et l'Amour passent aussi par les «lois», universelles et absolues celles-là, et ce sont les seules qu'il reconnaisse, qui se dessinent à la Source bouillonnante de l'Être entier.

Qu'importent le Ciel et l'Enfer pour Celui qui a VU le Réel : le Royaume vécu Ici et Maintenant.

Le Culte, en esprit et en vérité, n'est pas une abstraction symbolique, une mortification masochiste ou une commémoration de ce qu'on ne SAIT plus : c'est la PRÉSENCE irrésistible de la puissance cosmique dans l'individu comme dans le groupe.

C'est l'expression d'un charisme – avec tous les dangers que cela comporte. On ne «théorise» pas sur Dieu et ses anges et le monde mais on CÉLEBRE dans la stupéfaction et l'émerveillement, non dans des sanctuaires de béton ou de boue mais dans l'ivresse sacrée, au sommet des montagnes, dans les forêts, au pied des Sources, à la Table comme dans le Lit, pénétré de la Saveur du Royaume, gonflé d'Esprit Vivant. Cette Célébration de l'Être absolu dans le Feu de l'absolu par l'absolu et pour l'absolu – et cela, dans l'expérience de son propre Soi, est conscience magnifiée et poétique de notre relation ininterrompue avec le Tout, c'est le JAILLISSEMENT d'une surabondance qui veut se manifester et dispenser la Vie comme seul l'Amour le peut.

En cette communion cosmique, pas la moindre trace de culpabilité déprimante, pas de «rachat» de notre connerie par la «chair et le sang» de l'«Autre». C'est l'ÉPREUVE assumée pour elle-même, parce qu'elle est aussi structure initiatique du Vivant issu du Vivant. A travers ce Sacrifice

absolu et entier, par delà les rituels magiques du Bien et du Mal et la fausse transcendance de l'«Autre», la Joie révèle le Sens profond du Vécu. Avec toute la pesanteur signifiante et la résonnance des actes, des âpres instants, des émotions fuyantes, des pensées amoindries par l'angoisse, la vie humaine est en chacun de nous une grande Flambée sacrificielle. Qu'est-il encore besoin de jeûner lorsqu'on a connu soi-même la Faim dans le Monde ? Qu'est-il besoin de marmonner des formules à son ombre lorsque chaque mouvement de notre être vrai est une danse, un chant, une prière immédiate et gratuite qui est Poésie (au sens grec de ce mot) et révélation du Plérôme originel ?

Si l'aumône fait tort à l'esprit qu'elle divise, c'est que Celui qui Donne et Celui qui Reçoit sont le Même dont la Volonté originellement pure, indivise et vide réfléchit cette «pauvreté» qui cache une merveille en son sein. La Santé du Monde repose sur la Pureté du Sacrifice. Elle dépend de l'homme détaché et libre qui devient le symbole vivant des Forces créatrices et de leur harmonie cosmique. Et cet Homme Entier et primordial, c'est notre «Père» en nous, c'est l'Absolu identique au SOI en chacun et en chaque chose.

La Terre et le Ciel, l'Homme et la Femme se prolongent l'un l'autre en un divin Anneau d'Amour. Le Sacrifice cosmique n'a d'autre objet que soi-même. La Volonté du Père et de la Mère est acte gratuit par excellence — d'où sa «Bonté».

Car toutes les lois du divin viennent de l'amour et de la bonté de sa nature ; si elles ne procédaient pas de l'amour, elles ne pourraient être les lois divines. Car la loi de Dieu EST la Bonté de sa nature et sa nature est sa saveur dans sa loi.

Qui demeure dans sa NATURE QUI EST BONTÉ, demeure dans l'amour de la divinité et l'AMOUR N'A PAS DE POURQUOI.» (Eckhart)

Et «Ni les anges du ciel ni les démons de l'enfer ne peuvent saisir ta plénitude infinie. SEUL ton esprit connaît ton esprit. Seul, tu te connais toi-même, Source de l'Etre dans tous les êtres.» (Bhagavadgītā. X. 15).

La Métaphysique n'a pas partie liée avec une «foi» ou une confession particulière ni avec les rites, les dogmes et la morale.

Au contraire, les «croyances» s'avèrent un «besoin» lorsque la Certitude de l'Absolu s'obscurcit dans l'homme et que celui-ci doit compenser sa perte de mémoire originelle par des dispositions animiques à base de crédulité en l'Autorité «spirituelle» et d'espoir de «salut» — car désormais aucune observation ou méditation ne nous donne plus le moyen de comprendre la réalité métaphysique ni, par elle, les racines et la vocation de notre être particulier. La Métaphysique n'est nullement une production poétique de l'homme ou un mythe «engendré» de la Femme ; c'est bien plutôt l'homme qui est le produit d'un absolu agissant — à la fois un mouvement et un repos. Lumière qui se dresse d'elle-même dans ses images. C'est donc dans le Désir absolu que l'Homme a d'abord perçu l'image de l'Homme.

Avant qu'il fût capable de se voir, de saisir sa réflexion et de la reconnaître, le Modèle Inné s'est révélé en lui au plus profond de son inconscient. Son image précède celle de l'homme particulier, la «personne» est un masque

et c'est par la Vision subliminale de «Celui qui EST avant qu'il ne devienne» (log. 19) qu'il a appris ce que la Forme et la Nature humaine pourraient et devraient devenir.

Au Commencement, il y a toujours le Verbe UN en l'Absolu. Ensuite, Il se «fait» chair jusqu'à ce que la Chair redevienne Verbe. Librement. Sans pourquoi — comme l'Amour. Si les figures mythiques de l'Etre sont les produits d'une fantaisie, ce n'est pas celle de l'homme, de son «église» ou de ses systèmes mais celle de l'Absolu divin s'intériorisant par la Poésie, dans l'Émerveillement, sans raisons, de «régner» dans cette «pauvreté», d'animer, par un transfert lucide, ce «cadavre». L'Homme entier ne cesse donc pas d'être OUVERT au Cosmos, sans épiderme, isolant, sans égoïsme borné ni dualisme autoritaire.

En lui, c'est d'abord un Absolu qui s'éclaire, qui agit et qui parle — sans médiation transcendante — à l'intérieur de l'homme ouvert, au plus profond du disciple «désert et vide»... Et d'abord comme dans une transe, avant même que celui-ci soit devenu capable de s'exprimer en disant : «Je Suis» — avant même qu'il ait réalisé la force de se concevoir comme un «moi» et de s'accomplir dans la volonté pure du «Père» — qui est aussi la raison essentielle du Corps.

Le Principe métaphysique par lequel Jésus nous invite à dépasser les croyances religieuses ou autres est, A PRIORI, l'Identité du Soi et du Tout. «Je suis le Tout»... et cela se ramène à l'Image de l'Enfant qui tète, embryon du Cosmos, image du Flux continu et sans partage de l'Etre entier. Royaume rempli sans limites de significations persuasives et sacrées. Hiérophanie en laquelle la vie humaine se révèle valeur sanctifiante, où toute révélation de l'Origine et de la Fin est influx de l'Esprit pur, et l'action créatrice de l'Amour qui est sa propre fin est l'expression de cet Éclairement.

Adoration de l'Inné en Soi-même. Sans profit ni perte. Sans «intérêt», sans «but». Acte gratuit et Etre sans conditions. Cela demande un courage et une volonté de «désintoxication» que n'abuse plus aucun «espoir», au point où nous en sommes.

En vérité, «l'homme juste ne sert ni dieu ni créature, car il est libre et plus il est proche de la justice, plus il est lui-même la Liberté... Tout ce qui est créé n'est pas libre. Tout le temps que quoi que ce soit est au-dessus de moi qui n'est pas le divin lui-même, cela m'opprime, si minime que ce soit, ou quoi que ce soit ; même si c'était l'intellect et l'amour, dans la mesure où c'est créé et n'est pas l'absolu lui-même, cela m'opprime, car ce n'est pas libre.» (Eckhart)

*«... et si vous entrez dans quelque pays...
ET SI L'ON VOUS ACCUEILLE,
mangez ce que l'on mettra devant vous...»*

Il semble certain que cette invitation au Voyage, à être «passant», ne s'adresse pas aux mondains engagés dans toutes sortes d'obligations sociales, familiales, morales, etc... mais aux «Solitaires» (monachos), à ceux qui ont «renoncé» à toute «responsabilité» séculière et contemplent la

Réalité sans voiles ni obstacles d'aucune sorte. Sans plus d'attrait ni de répulsion. Sans attachement ni engagement parcellaire. Car pour celui qui fait le pèlerinage de son propre Soi, il n'est rien en ce monde, à accepter ou à refuser. S'il s'agit d'une élite, c'est celle, naturellement et spirituellement sélectionnée, du Dépouillement et de l'Identification totale à l'Absolu. Le «monde» n'est-il pas précisément l'illusion organisée et systématisée du «choix» dans les cadres étroits de la morale et du «Devoir» ? Mais qu'y a-t-il encore à «choisir» pour celui qui a fait le deux UN ? Il s'est identifié au Tout et a donc renoncé à toute exigence exclusive. Il se trouve Entier et libre parce qu'il renonce à se chercher en «ceci» ou en «cela». Sa Voie est LA Voie Simple qui ignore les séduisantes «alternatives» proposées à l'indécis.

Sa Volonté est une avec le «Vouloir du Père» et ignore les hésitations dualistes du Carrefour. Son Amour est nudité de la nature originale et non les déguisements de la passion et de l'Avoir.

Il mange pour soutenir le corps «passant» mais n'a pas d'exigences ni de préférences. Ses «goûts» se limitent à ce qui s'accorde à sa nature plutôt qu'à ce qui est «riche» et conventionnellement «prisé». Ce qui vient, vient et il ne peut en être autrement. Il n'«affronte» pas la Vie, il s'y soumet comme un Amant fidèle et boit la Coupe jusqu'à la lie. Il partage son écuelle avec les «dieux» et les oiseaux et les plus démunis. Il n'éprouve pas d'appétit conquérant.

Il agit mais détaché des fruits de l'acte, hors de tout sentiment d'esclavage, et c'est alors que ses actes ne laissent ni traces ni ombres. Pour lui, la Roue du Potier continue simplement de tourner sur sa lancée, il assume sans illusions le poids de son karma passé et de son héritage génétique, mais le Vase est depuis longtemps cuit. Il mange ce qui vient sur son plat, et ne laisse pas de miettes.

«Soignez ceux qui parmi eux sont malades...»

Thérapeute est naturellement l'homme ou la femme dont la connaissance est la réflexion immédiate de l'Harmonie cosmique.

L'esprit et le corps lorsqu'ils se révèlent UN témoignent de l'équilibre parfait qui centre le Jeu des Forces, de l'Axe adamantin de toutes les Transformations dont la Source universelle est en nous comme en toutes choses. A la fois un mouvement et un repos.

Ce mouvement d'Amour qui meut les étoiles, les êtres, les plantes, les fleuves, les pierres même, est par delà les apparences de création et de destruction, la Santé absolue du Monde. Chaque mouvement de ce Plérôme engendre sa contrepart immédiate. C'est le Grand Art phénoménal qui, comme l'Amour, n'a pas de pourquoi.

Aider ce mouvement par la Connaissance et l'Amour est une chose. Interférer en est une autre.

Mais si le Vivant est «thérapeute», ce n'est pas dans le sens exclusif de «guérisseur» des plaies et des maux physiques qui sont le lot de cette vie mais surtout dans le sens métaphysique (et le logion 22 est à cet égard un véritable Manifeste).

Comme le souligne avec insistance un Aîné parmi nous, les Paroles de Jésus «possèdent le pouvoir thérapeutique nécessaire au complet dévoilement - désencombrement - dégagement. Or les obstacles une fois enlevés, le Royaume est là dans sa plénitude.»

Il va sans dire que la Thérapie enseignée par Jésus ne consiste pas à prolonger «miraculeusement» l'agonie d'un corps séparé de l'esprit ni de «ressusciter» mécaniquement ce que la nature a «condamné». Quelle que soit la nature de notre Épreuve physique, c'est la Santé de notre esprit qui va nous permettre de l'assumer entièrement, de la *comprendre* comme un «enseignement» en regard des lois universelles qui régissent ce Cosmos.

Jésus n'est ni l'Assistance sociale ni la Croix-Rouge ni la chirurgie esthétique ni la psychiatrie. Il démontre à «ceux qui en sont dignes», qu'à la source de nos «problème» imaginaires ce n'est pas la Vie absolue qui nous «maudit» mais l'ego-démiurge qui projette ses identifications parcellaires et destructrices. Que les «problèmes» ne sont que les reflets de modes de pensée inadéquats parce que dualistes.

«Quand le disciple est partagé (schizophrène) il est rempli de ténèbres.» (61)

Que l'on comprenne bien que la Métanoïa à laquelle Jésus nous invite ne se traduit pas par l'acquisition d'une puissance «surhumaine» ou surnaturelle — mais qu'elle est le processus d'un renoncement à toute affirmation paranoïaque et égocentrique — à TOUS les niveaux — et qui débouche inéluctablement, non sur ce qui DEVRAIT être mais sur ce qui EST : le Royaume. Et nous savons que le Royaume est «Ouvert» par delà toutes infirmités physiques puisque c'est une réalité métaphysique. Il ne s'agit pas d'une «consolation» morale mais de CERTITUDE. Combien de Saints ne sont pas morts d'un cancer (à se demander si ce n'est pas une maladie «mystique») sans avoir voulu se «débarrasser» du «mal». La maladie et la douleur inhérentes à ce monde sont, pour ceux qui ont fait le deux UN, la Méditation par excellence et «celui qui a TROUVÉ le corps, le monde n'est pas digne de lui.» (80)

«... Car ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas, mais ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera.»

Au point où nous en sommes, c'est-à-dire en pleine dialectique du «pur» et de l'«impur», la Loi nous plonge dans des angoisses torturantes. En vérité, dans l'absolu rien n'est «pur» ou «impur». Objectivement parlant, tout est NEUTRE. Ne craignons donc pas de manger ce que l'on mettra devant nous. Si nous sommes vraiment «vides», le «bien» et le «mal» s'annulent réciproquement en nous. Lorsque le deux est UN, objectivité et subjectivité ne font qu'un seul Royaume, mais là où le disciple est «partagé», Jésus nous fait simplement remarquer que c'est la Subjectivité mentale prisonnière du dualisme pathologique qui, à travers nos projections et nos «choix», «souille» les purs échanges de la Nature. Il ne faut pas, je crois, le comprendre comme une «condamnation» de la subjectivité mais comme un simple CONSTAT de la Dualité à laquelle le cœur humain est relativement et maladivement soumis.

Paulo Sarafian



La façon dont les logia se complètent les uns les autres est une des caractéristiques de l'Évangile selon Thomas. J'ai eu depuis le début de ma recherche, l'impression qu'une même idée était reprise, expliquée, appliquée. Cette idée me semblait être la base, la raison d'être de Thomas, ce que nous ne pouvions trouver que chez Jésus-le-Vivant, ce que les versets 4 et 5 de Thomas 38 nous confirment : ... *et vous n'en avez pas un autre de qui les entendre (ces paroles)* ; le principe de base est indispensable pour que Thomas prenne sa véritable couleur, son niveau particulier, pour ne pas être une simple «redite» de ce que l'on trouve ailleurs.

Ce principe énoncé en 4 versets simplement, quatre lignes seulement qui contiennent le Tout. Le logion 7 avec son lion et son homme est l'organisation universelle ; tout se passe ainsi à tous les niveaux. Voyons seulement au niveau de l'homme et du logion 14 les deux cas expliqués. Un premier cas heureux exprime un mouvement, un déplacement qui part du lion et va vers l'homme, un sens qui de l'extérieur se dirige vers l'intérieur de l'homme. Le deuxième cas partant de l'homme exprime lui un mouvement vers le lion, un sens qui de l'intérieur de l'homme se dirige vers l'extérieur ; il nous est dit qu'il souille l'homme. Ces deux sens de mouvement, d'échange, sont le principe de base. Les deux sens d'échange n'ont pas le même effet pour l'homme : l'un le souillant, l'autre le rendant heureux. Le logion 14 va nous expliquer beaucoup mieux de quoi il est question.

Trois idées dans les 7 premiers versets : jeûner, prier et donner l'aumône. A la lumière des deux sens de Thomas 7, voyons ce que cela veut dire.

— v. 2 et 3 : jeûner c'est ne pas manger, empêcher que la nourriture entre dans la bouche, empêcher que le mouvement de l'extérieur vers l'intérieur ne se réalise. Le verset 3 nous dit du reste que l'on crée une faute pour soi-même ; nous empêchons que quelque chose ne se réalise et c'est une faute. Dans ces deux versets, il s'agit de matière physique.

— v. 4 et 5 : prier, c'est demander, c'est faire une demande à l'extérieur de nous, une requête qui de notre intérieur est dirigée vers l'extérieur. Ce geste, ce mouvement vers l'extérieur, nous condamne, nous met dans une position défavorable. Dans ce verset il s'agit de quelque chose de spirituel, d'immatériel.

— v. 6 et 7 : donner l'aumône, c'est, comme aux deux versets précédents, transférer du matériel de nous vers l'extérieur. Au passage il est intéressant de remarquer que la chose transférée est sans doute de l'argent... création de l'homme ! Ce bien matériel, palpable, physique, que nous faisons passer de nous vers notre extérieur fait du tort à notre esprit. Nous avons là une *inversion*, le physique agit sur l'esprit. C'est une autre significa-

tion de Ts 7 v. 4 et 5. Ce que nous voyons, ce qui apparaît est le contraire de la réalité : nous voyons un homme, mais en réalité c'est un lion travesti en homme. C'est pour cela que toutes nos déductions, réflexions, se basant sur l'observation, sur ce que nos sens indiquent, ne sont pas justes ; ce qui nous sert de référence est le contraire de ce que nous croyons.

— v. 8, 9 et 10 : les trois versets sont l'illustration de Thomas 7 v. 4 et 5, eux mêmes expliqués par Thomas 9, dans la parabole du semeur. Seule la semence qui tombe sur de la terre travaillée donne du fruit. Seul le mouvement dirigé à l'extérieur de nous, atteignant une terre travaillée, ne nous souille pas !

Si nous sommes reçus, nous sommes en terrain favorable, nous sommes acceptés, notre mouvement est valable.

— v. 13 à 14. Dans Thomas, les sens sont confondus quand ils reçoivent : c'est le mouvement de l'extérieur vers notre intérieur — manger, entrer dans la bouche, et le mouvement vers l'intérieur ne nous souille pas. Ce qui sort de la bouche : paroles et sans doute pensées — car il ne s'agit pas que de choses matérielles, palpables — cela nous souille !

Tout au long de ce logion, nous trouvons ces deux sens de mouvements, d'échanges, de déplacements (c'est difficile de l'exprimer par des mots) qui sont énoncés dans le logion 7.

Charles Schlumberger



Pour comprendre ce logion, il faut se souvenir que Jésus fait toujours la différence entre ce qui est intérieur et ce qui est extérieur. Ces opposés doivent s'unir : *Le Royaume est le dedans de vous, et il est le dehors de vous.* (log. 3. 7 - 8) Mais s'il n'y a qu'un dehors, c'est le rejet : *Un cep de vigne planté en dehors du Père... périra* (log. 40. 2 - 5) Les pratiques religieuses mentionnées dans le log. 14 : jeûne, prière, aumône, sont des pratiques extérieures, qu'ostensiblement tout juif devrait accomplir. Elles sont donc à rapprocher de ce cep qui est en dehors du Père et qui de ce fait doit périr. La destruction provoquée par une religion toute formaliste est bien mise en valeur par Jésus lorsqu'il dit : *vous engendrez une faute pour vous-même... vous serez condamnés... vous ferez du tort à vos esprits.*

Jésus ne veut pas de cette destruction là. Il le montre nettement dans le log: 104 où il est encore parlé des formes extérieures de la prière et du jeûne. Il ne veut pas engendrer une faute pour lui-même aussi semble-t-il se rebiffer en répliquant : *Quelle est la faute que j'ai commise, ou en quoi m'a-t-on vaincu ?*

Non, Jésus est Un, avec le Père. Il n'a pas péché. Mais si cette unité devait être rompue, *si le marié sort de la chambre nuptiale, alors oui, que l'on jeûne et que l'on prie* (log. 104). *Faire l'intérieur comme l'extérieur, et l'extérieur comme l'intérieur afin de faire le mâle et le féminin en un seul.* (log. 22)

Unité retrouvée pourtant à la fin du log. 14 : Jésus donne priorité à l'intérieur, en définitive plus important. *Ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas, mais ce qui sortira de votre bouche c'est cela qui vous souillera.* Ce qui vient de l'extérieur n'est donc pas à craindre, mais ce qui vient de l'intérieur, c'est cela l'important.

Garde ton cœur plus que toute autre chose (Ps 4. 23), peut-on dire avec le psalmiste.

Mais en parlant de nourriture, Jésus va encore à l'encontre des purifications juives si étroites. Il rejette tout cet extérieur ; il transcende le bien et le mal... et les autres ne comprennent pas.

E. Toureille



Jésus évoque dans ce logion des règles de piété — déjà citées, et dans le même ordre, par les disciples au logion 6 — qui ne paraissent pas anachroniques, même observées depuis notre XX^e siècle. Il s'adresse à ses disciples et dit :

Si vous jeûnez, vous engendrez une faute pour vous-même

Le jeûne en soi n'est pas une faute, mais il en engendre une car c'est une règle qui le détermine. On déséquilibre un corps qui ne ressentait pas un besoin d'abstinence. On accepte une règle par habitude. On accomplit donc un geste vide, faux, une tromperie.

et si vous priez, vous serez condamnés,

Et c'est inéluctable. Il s'agit du pile et face de la même médaille. Il ne s'agit pas de confondre la prière avec : *Celui qui cherche trouvera et à*

celui qui frappe, on ouvrira. Celui qui cherche se remet en question ; il répand continuellement ses idées, ses sentiments, lui-même dans la lumière qui, peu à peu, perce son opacité. Il voit, mais chaque fois sa vision est nouvelle. La prière est différente. Il s'agit de demander quelque chose, dans des formes très respectueuses et des buts souvent très altruistes, mais qui impliquent que l'équilibre de l'univers serait plus harmonieux si la prière était exaucée. C'est la recherche d'un passe-droit qui implique condamnation.

et si vous donnez l'aumône, vous ferez du tort à vos esprits

Si vous acceptez cette dualité du quémandeur et du donateur, si vous acceptez ce jeu social trompeur, ce *Je* s'admirant dans son geste réputé généreux, vous vous faites certes du tort et vous en faites aux autres.

- Mais, direz-vous, ne doit-on pas aimer les autres ? Aider ses frères ?
- Comment pouvons-nous aider les autres ?

Donner à manger à celui qui a faim, offrir un gîte à celui qui est sans toit, bien sûr ! Entre membres de la même espèce, il devrait spontanément toujours en être ainsi, mais au delà ? Donner le bon conseil plein de bon sens, distribuer l'amitié compatissante, les paroles consolantes et rassurantes, est-ce là aider ? Parfois... Mais pourtant Jésus dit au logion 16 *... ils ne savent pas que je suis venu jeter des divisions sur la terre, un feu, une épée, une guerre etc...* Même quand on nous demande conseil, comment savoir si notre vérité du moment est bonne à dire ou si le solliciteur cherche simplement une occasion de se faire plaindre ? Faut-il accepter ce rôle au nom de l'amour du prochain, ou faut-il le refuser au nom de la vérité ? Comment savoir s'il est assez solide pour regarder les choses en face ou s'il a encore besoin d'être dorloté ? On a tellement peur de révéler sa vulnérabilité – pourtant la même pour chacun tant qu'on s'identifie à son personnage – qu'on joue souvent au fier-à-bras pour attirer l'intérêt alors qu'on désire simplement une épaule sur laquelle on peut pleurer. Sur quel critère faut-il s'appuyer ?

Trop d'entre nous, angoissés et meurtris, n'arrivent pas à concevoir qu'ils sont dans la bonne terre, que le semeur est passé et qu'il suffit de se laisser germer (la femme qui mit un peu de ferment dans la pâte et en fit de gros pains (logion 96) a eu soin d'attendre, sans y toucher, que sa pâte lève) que seul notre rattachement aux idées fait que nous nous faisons rocailles ou épines ! Trop veulent trouver ailleurs l'énergie qui leur manque, quand Jésus a dit : *J'ai jeté un feu sur le monde...* et : *Celui qui est près de moi est près de la flamme.* Ils cherchent une aide extérieure. De quelle aide ont-ils besoin ? N'est-ce pas la peur de «jeûner au monde» qui les pousse, l'inconscient refus d'entrer «dans le lieu du mariage» ? Car quel que soit le problème qui nous harasse, la solution est en nous et Jésus nous en donne les clefs. Il a dit : *Prenez appui sur vos reins avec*

une grande force. De tout cela il nous a d'ailleurs prévenu : Aucun prophète n'est accepté dans son village. Un médecin ne soigne pas ceux qui le connaissent.

Au logion 14 il continue : *et si vous entrez dans quelque pays et que vous en parcouriez les régions, si l'on vous accueille (quelle humilité dans ce « si » !) mangez ce que l'on mettra devant vous...* Pas de règle ou de régime ou de routine amenant à refuser une nourriture offerte. C'est le partage, c'est de charité et de communion dont il s'agit ici.

... soignez ceux qui parmi eux sont malades.

Au sein de cette communauté qui vous a accueilli et à laquelle vous vous êtes ouvert, vous soignez ceux qui demandent de l'aide. Ici, pas d'incertitude. Ceux qui ont reconnu dans leur corps des lacunes réclamant l'intervention d'autrui. Et soigner peut se faire sans parole. En effet Jésus ajoute : *car ce qui entrera dans votre bouche (il souligne) c'est cela qui vous souillera.* Paroles terribles à longuement méditer. Les généreux adeptes, toujours prêts à sauver les âmes et dont le redoutable prosélytisme se réfère toujours à la «lampe que l'on ne met pas sous le boisseau» feraient bien de s'arrêter aussi sur la fin de ce logion.

— Et pourtant, diriez-vous encore, il faut bien faire quelque chose ?

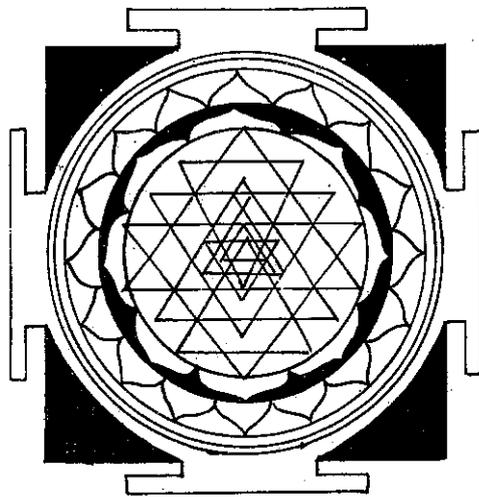
Tout d'abord les «il faut» et les «on doit» sont sans doute à éliminer. Et peut-être ne faut-il rien «faire» précisément ! Jésus dit simplement : *veille sur ton frère.* C'est dans le logion 33 que Jésus parle de la lampe que l'on met sur un lampadaire, et non sous un boisseau afin que tous voient sa lumière. La lumière ! Plus fluide, plus irrésistible que l'eau, la lumière présente dès qu'il n'y a plus d'obstacle, la lumière rayonnante, ni bonne, ni mauvaise, éclairant la fleur comme le cloaque...

Dans six logia différents, Jésus dit : *que celui qui a des oreilles, entende.* Il s'agit donc d'une fonction bien importante. Entendre suppose silence et ouverture aux sons. Au début du logion 33, Jésus a dit : *Ce que tu entendas d'une oreille, de l'autre oreille proclame le sur vos toits.* L'autre oreille... parle-t-il de l'oreille se trouvant de l'autre côté de la première ? Une oreille peut-elle proclamer ?

Ne possédons-nous pas une oreille intérieure très attentive, susceptible d'émettre sans parole (une oreille essentiellement est une membrane qui vibre) d'être un relais traversé par des vibrations aussi subtiles et impersonnelles que la lumière, adressées à tous et à chacun afin d'«illuminer le monde entier» ?

Ces questions sont une autre formulation de notre recherche et n'impliquent pas que les réponses soient formulables en mots.

Paul Vervisch



LOGION 15

Jésus a dit :
quand vous voyez celui
qui n'a pas été engendré de la
femme,
prosternez-vous sur votre visage,
et adorez-le :
celui là est votre Père.

Tous les logia ne présentent pas la même difficulté d'interprétation. Certains peuvent être « lus » à plusieurs niveaux, de telle sorte que, si l'aspect ésotérique n'est pas encore perçu, le lecteur a au moins le sentiment de n'être pas complètement désorienté : c'est le cas de la plupart des logia qui jusqu'à présent ont fait l'objet de commentaires dans les Cahiers.

Le logion 15, par contre, ne permet pas les étapes d'approche progressive. Il n'offre aucune prise exotérique. Ou bien il est saisi intuitivement dans sa globalité, et ce qui nous échoit est une indicible merveille, une béatitude qui est infiniment plus gratifiante que le mot ne peut le dire, ou bien il nous laisse pantois, déconcertés, stupéfaits.

Mais dans le cas d'une compréhension intuitive subite, il ne s'ensuit pas aussitôt une transformation totale de notre vie. Le temps peut être plus ou moins long entre l'émerveillement initial et l'unification dans la plénitude de la connaissance.

Tous les mots du logion convergent vers le terme final : « votre Père ». Qui est notre Père ? Si cette question nous était posée, nous pourrions répondre à la manière de Thomas : *Ma bouche n'acceptera absolument pas de dire qui tu es*. L'Indicible peut se révéler à nous. La puissance de cette révélation peut aller jusqu'à annihiler tout ce qui n'est pas elle et nous permettre de dire : *je suis Cela*. Mais lorsque je cherche à rendre compte de l'Indicible, je suis obligé de constater ma misère, mon infirmité, mon impuissance. Je recours à des images ; mais elles aussi sont faibles, approximatives, décevantes. Faut-il cependant les répudier et se taire ? Les grands enseignements nous montrent la voie à suivre. Ils nous invitent à passer du monde des images au monde sans images. Le moment viendra où tout langage devra être suspendu ; mais s'il m'a indiqué le chemin par où vient ce que j'attends, je ne vais pas le mépriser sous prétexte que je dois forcément l'abandonner en chemin. Je ne vais pas maudire le doigt qui me montre la lune si, à un moment donné, il me la cache. Je n'invectiverai pas *maya* parce que son pouvoir évocateur fait apparaître le spectacle du monde qui recouvre l'Informel ; au contraire, je ne veux surtout pas oublier que *maya* est l'occasion de ma réalisation.

Le *Védantâ* dit de *Brahma* qu'il est absolument distinct de ce qu'il pénètre, incessamment rempli de Béatitude et sans dualité, par contre, ce qu'il pénètre ne se distingue de lui qu'en mode illusoire.¹

Mais *maya* peut interposer un voile entre les images et la Réalité : *Les images, nous dit Jésus, se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée.* (log. 83. 2 - 5) Cependant une approche correcte permet

1. Shankarâchârya

à l'Informel de se révéler. *Dans l'image de la lumière du Père, elle (la lumière) se dévoilera et son image (celle du Père) sera cachée par sa lumière.* (log. 83. 4 - 6) L'intensité de la lumière intérieure efface complètement les images et les pensées. A tel point qu'on peut appliquer au Père les paroles que le Védânta emploie pour tenter de dire ce qu'est Brahma, ou plutôt de dire ce qu'il n'est pas :

*Il est au delà de toute expression verbale,
supérieur à toutes opérations mentales,
excellamment paisible, lumière perpétuelle,
immuable contemplation, libre de toute angoisse.¹*

La lumière ayant aboli les formes, ce qui nous échoit est sans naissance. Purifié de tout maquillage anthropomorphique, le Père est intériorisé. Il s'apparaît à lui-même. Il se contemple lui-même : plénitude tirée de la plénitude, mouvement de béatitude, repos dans la béatitude.

Son visage — sans image — est désormais mon visage. Je suis lui. Que l'instant béni de cette intuition fulgurante perdure à tout jamais ! Le Père en moi m'a révélé ma véritable identité. De deux que j'étais, je suis redevenu Un. Je ne suis plus distinct de lui. Cette identité rigoureuse — et non symbolique — m'amène à une déduction tout aussi réaliste². Dans l'Un, Jésus n'est plus distinct de moi, car, *buvant de sa bouche, je suis devenu lui et lui est devenu moi.* (log. 108) Vertigineuse unité qui n'effrayait pas Maître Eckhart : *Tout ce qui est propre à la nature divine est aussi en totalité propre à l'homme juste et divin ; c'est pourquoi cet homme fait tout ce que Dieu fait et il a, en commun avec Dieu, créé le ciel et la terre et il est générateur du Verbe éternel et Dieu ne saurait rien faire sans un tel homme.* (proposition XIII)

Dans l'Évangile selon Thomas, Jésus nous invite à reconnaître ce qui est, or reconnaître ce qui est c'est faire preuve d'humilité véritable. Dire que cette humilité peut être interprétée comme le suprême blasphème montre bien que la métanoïa réclame un retournement à 180°... et un réalisme qui ne s'en laisse pas conter. En effet, dans le christianisme, la divinité est le privilège exclusif des trois personnes de la Trinité. Enseigner qu'elle est notre nature véritable est le sacrilège parmi les sacrilèges. Ce qui nous est demandé au cours de notre métanoïa peut paraître d'une audace inouïe et pourtant il s'agit du retour à ce que nous étions. Cependant un très long passé dualiste nous a enseigné faussement d'aller du «deux» vers le multiple au lieu de nous inviter à nous tenir dans le commencement (log. 18). Au fur et à mesure de notre éloignement des origines, les obstacles se sont multipliés rendant le retour de plus en plus difficile. Mais un contact quotidien avec les paroles de Jésus nous a montré le lieu du mariage, rendus étrangers à la peur et affranchis de la distance.

Emile Gillibert

1. Mandukya - Upanishad, 3.38.

2. adjectif que nous faisons dériver de Réalité, parce que, dans notre conception, il témoigne de la Réalité - opposée à l'illusion.



Une constatation : vraiment, je ne Le vois pas souvent... ou bien, je ne sais presque jamais que je Le vois. Et même alors, ces éclairs, dans ma cécité, («ils sont aveugles dans leur cœur»... log. 28) sont si brefs, et si faibles, en même temps que si rares, qu'ils représentent, je pense, le stade ultime avant la non-vie totale. C'est plutôt d'une façon négative, à cause de ce sentiment pesant et lancinant, que je ne vis pas vraiment, ou encore, parce que ce sentiment de vie que j'ai, est tout à fait étriqué, atrophié, confiné dans des exigences aussi harcelantes qu'illusoires, que, à bout de souffle, j'en viens à cette conclusion : vivre, ce doit ETRE autre chose... la dimension réelle de la Vie, ce n'est pas celle qui est incluse dans cette prison dont les parois m'étreignent et m'étouffent, au dedans comme au dehors, murs d'acier, où il existe forcément, quelque part, une faille où peut glisser le levier libérateur, l'air du grand large qu'il s'agit de laisser entrer enfin et qui n'est pas un cadeau pour «siècles des siècles»...

Celui «qui n'a pas été engendré de la femme», pour le voir, il me faut d'abord, une à une, faire s'écrouler toutes les façades patiemment échaffaudées, un à un, débusquer tous les pièges où je suis tombée, sans cesse avide d'avoir ; avide de «moi», et non de Lui.

L'avidité ne conduit qu'à celui qui a été engendré de la femme ; à «je» et aux images du logion 83, où la lumière est cachée, et sur lesquelles «je» se projette. Pour voir le Père, il me faut d'abord «dégainer l'épée dans ma maison» (log. 98) ; et sans doute faut-il aussi beaucoup de coups d'essai, avant de transpercer le mur ! Rien à voir avec l'examen de conscience et l'absolution...

Ne pas verser, non plus, de l'attention nécessaire et vigilante, dans la contemplation béate et complaisante des étapes successives. Le mur transpercé enfin, et tué le grand personnage (ce «je» opiniâtre), l'image de notre visage n'étant plus qu'un masque écarté, l'idolâtrie alors, à l'issue du combat qui est bien celui à mener jusqu'à son terme, même si ses modalités ont parfois à être modifiées sans lassitude ni défaillance, laisse le champ libre à l'adoration.

*Quand vous connaîtrez,
lors vous serez connus,
et vous saurez que c'est vous,
les fils du Père-le-Vivant. (log. 3. 9 - 12)*

Madeleine Hennebains



Le logion 15 nous propose un mystère fondamental, une de ces énigmes qui parsèment les logia comme des perles rayonnantes offertes à ceux qui peuvent les saisir :

Je dis mes mystères

à ceux qui sont dignes de mes mystères (log. 62)

Comprendre *au niveau intellectuel* un enseignement aussi révolutionnaire est peut-être plus aisé pour nous que pour les disciples de Jésus. Ils avaient sans doute le merveilleux privilège de la présence physique du Maître mais ils ne savaient pas apprécier « cette circonstance » (log. 91).

« Si vous *devenez* mes disciples », dit Jésus (log. 19) : c'est dire qu'ils ne sont pas prêts à recevoir la « bonne nouvelle » ; ils sont dans le temps et c'est seulement dans une perspective de devenir qu'ils peuvent envisager d'affronter l'aventure spirituelle suprême, celle qui aboutit à une rupture totale avec le connu. L'adhésion intellectuelle est préliminaire. Ce qui compte c'est l'expérience vécue. Elle exige de sauter le pas, de vaincre l'Ego, d'atteindre à la transparence, à cette disponibilité qui permet d'accueillir enfin « ce que l'œil n'a pas vu et ce que l'oreille n'a pas entendu et ce que la main n'a pas touché et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ». (log. 17).

Devenu disciple, le chercheur de vérité pourra tenter cette aventure ou plutôt elle fondra sur lui à l'improviste et ce que le logion 15 nous révèle, c'est précisément l'attitude de l'homme en proie à ce bouleversement total : il connaît enfin la stupéfaction et l'émerveillement hardiment présentés en tête de l'Evangile comme la prémonition fulgurante de la révélation abrupte.

Ici s'impose irrésistiblement le recours aux enseignements orientaux : aucun autre logion n'est aussi proche des grandes traditions de la Chine et de l'Inde. Le langage même est identique ; il est absolument étranger aux synoptiques qui d'ailleurs n'en conservent aucune trace.

Cette aventure *ineffable*, les traditions authentiques la présentent comme une catastrophe au plein sens du terme. Elle ne peut déboucher que sur le vide et le silence puisqu'elle entraîne la disparition, au moins momentanée, du monde des phénomènes, et l'effacement total, définitif celui-là, de l'Ego. A cet égard, le logion 15 est purement et simplement un *koan* : cette énigme sur laquelle se morfondent les disciples du Maître Tch'an, sommés, par exemple, de retrouver leur « visage originel ». Et c'est précisément lorsque le mental donne sa langue au chat que l'inconnu se révèle.

Voici donc le chercheur de vérité éclairé, c'est-à-dire qu'il s'aperçoit qu'il n'y avait pas d'énigme, que la vérité était là et qu'il ne la voyait pas. Il est maintenant dans la lumière et il réagit suivant sa nature propre :

éclat de rire ou gesticulation absurde chez le Zenniste, mais la ferveur est toujours là et la prosternation : action de grâce accompagnant l'émerveillement.

Pourtant, dira-t-on, le disciple a désormais rejoint le Maître : Thomas n'est-il pas l'égal de Jésus, lui-même égal du Père ? Alors pourquoi ce geste de dévotion, cette humilité qui jette à terre celui qui est appelé à « régner sur le tout ».

En réalité, cette rencontre de l'homme avec son Etre essentiel n'a pu se produire que lorsque le Moi existentiel s'est trouvé totalement anéanti. Ce visage, ce masque, familier à ses proches, c'est celui de son être empirique, chaque jour davantage marqué, déformé par son agitation vaine, ses convoitises minables, ses angoisses. Ce visage qu'il a pris pour sa vraie nature, la prosternation le courbe vers cette terre à laquelle il appartient. Il a lâché prise. Il n'est plus. Il s'efface devant le non-né, celui « qui n'a pas été engendré de la femme », celui qui « était avant qu'il n'existe » (log. 19). Cet être est « incréé » ainsi que l'affirme le langage chrétien d'Eckhart : *Là où finit la créature, là commence l'Etre de Dieu. Tout ce que Dieu te demande de la façon la plus pressante, c'est de sortir de toi-même dans la mesure où tu es créature et de laisser Dieu être Dieu en toi*¹. Dans une autre tradition, Ansari de Herat, évoqué par Aldous Huxley, parle le même langage : *Sache que c'est lorsque tu apprendras à te perdre que tu atteindras l'Aimé. Il n'y a pas d'autre secret à apprendre et je n'en sais pas davantage*².

C'est également en termes d'adoration que s'exprime, dans l'Evangile selon Thomas, cette renonciation suprême. C'est là d'ailleurs l'unique apparition du mot « adorer ». Positif et réaliste, à l'occasion choquant, en dépit d'une poésie rayonnante, Thomas n'est guère prodigue de termes affectifs. Aussi n'en prennent-ils que plus de valeur lorsqu'ils surgissent. Le mot affectif n'est d'ailleurs pas le mot juste : il ne s'agit pas ici d'une vague effusion mais d'une reconnaissance où l'être tout entier, corps, âme et mental se trouve engagé.

Quant à nous, hommes et femmes du 20^e siècle, si nous n'avons le plus souvent pressenti qu'à la faveur d'éclairs fugitifs la Réalité que de multiples apparences nous cachent, si nous ne sommes pas encore dignes de goûter pleinement la fraîcheur vivifiante de cette « révélation » qui nous demeure mystérieuse, les paroles de Jésus-le-Vivant nous libèrent — et c'est déjà une « bonne nouvelle » — de toute une tradition pesante et anachronique.

Nous aspirons à l'Incréé. Nous ne pouvons admettre que ce monde soit l'œuvre d'un dieu bon : un démiurge cruel et capricieux a déterminé son destin, des siècles durant, à la faveur d'une structure créée par des hommes avides de pouvoir. Le mot Dieu lui-même garde une saveur suspecte. Mais nous savons bien que les mots sont impuissants à rendre compte de la rencontre suprême. L'illumine voit enfin, mais que voit-il ? Quel mot pourrait, tant bien que mal, exprimer la découverte qui l'a bouleversé ?

1. Eckhart. Sermons.
2. Huxley (A.). La philosophie éternelle.

Alan Watts observe très justement que cette impuissance verbale n'épargne pas notre civilisation qui dispose pourtant d'une terminologie très élaborée : les expressions contemporaines : conscience cosmique, expérience mystique etc... sont trop vagues pour désigner ce qui, selon lui, est aussi réel et aussi bouleversant que de tomber amoureux. Quant à nous, nous donnons volontiers la préférence au mot Réalité couramment employé par le Maharshi.

Reste la question fondamentale : comment se préparer à accueillir cette Réalité ? Si nous sommes actuellement libérés ou en voie de libération des traditions judéo-chrétiennes, il nous reste bien des obstacles à vaincre. Le principal est la résistance du mental. Tout l'acquis d'une civilisation cartésienne, une structure cérébrale, un verbiage philosophique relevant de la dialectique nous empêchent d'accéder spontanément à l'Unité. La dualité nous cerne de toutes parts. Lorsque nous réussissons à la dominer, nous nous apercevons que le démiurge qui tend à abandonner le domaine religieux n'a pas encore disparu de l'horizon philosophique. Il y a donc un sérieux effort à faire pour échapper à l'emprise du Mental, refuge privilégié de l'Ego.

Pour l'éveillé, cependant, le Démiurge n'est pas qu'une illusoire apparence — une projection — de même que la distinction entre le Bien et le Mal ! «Un pouce de différence, dit le Maître chinois, et le Ciel et la Terre sont séparés».

Seule une ascèse qui ne comporte aucune contrainte véritable mais suppose une vigilance continue peut nous aider à franchir les catégories mentales. La revalorisation du corps, en cours de réhabilitation tardive, peut efficacement nous servir.

C'est avec tout son corps que le *disciple*, dans son apprentissage préparatoire, a connu le monde dans sa réalité concrète et cette connaissance du monde est explicitement préconisée par l'Évangile selon Thomas : instrument de recherche privilégié, le corps tend à retrouver, chez l'homme d'aujourd'hui, la puissance effective que la surestimation du Mental lui a fait perdre.

C'est avec tout son corps que l'*initié* du logion 15 se prosterne dans la poussière : attitude victorieuse en réalité puisqu'elle confirme la métanoïa authentique et l'accès à la vérité par l'abdication du mental. La prosternation consacre en fait l'anéantissement de l'Ego qui jusque là lui barrait le chemin.

Parvenu à l'éveil peut-être risquera-t-il encore les rechutes. Il pourra lui arriver, tant sont tenaces les mauvaises habitudes, de «sortir de la chambre nuptiale». Une continue vigilance lui sera nécessaire tant qu'il n'aura pas acquis la maîtrise du Maître.

Inversement, il nous arrive de connaître des instants privilégiés, de petits «satoris». A nous d'en reconnaître la valeur profonde et d'en prolonger la ferveur créatrice.

Paule Salvan



«CELUI QUI N'A PAS ÉTÉ ENGENDRÉ DE LA FEMME» :

C'est, avant tout, CELA qui EST par delà les contraires d'un dualisme «engendré». Le «Gründ» ontologique. Le Fond de l'Immanence.

Transparence originale de la nature et de l'esprit qui ne sont pas distincts dans l'absolu mais «distingués» dans les alternatives de l'Action et de la Passion.

L'Innocence, c'est-à-dire la neutralité de l'Indifférencié est le fond de notre véritable nature et en elle, à travers elle, la Connaissance illumine le Cosmos entier. La culpabilité systématiquement entretenue surcharge notre Nudité primordiale de «vêtements» de honte, de peur et d'envie et d'orgueil malsain. Au Centre du Tout tourbillonnant, le Soi demeure, solaire et universel, Lumière ineffable, Etre insaisissable. A la périphérie, sur des orbites tracées par l'Imagination, les identifications parcellaires nées de l'Éclatement du Désir Intégral gravitent dans le vertige du Spectacle et de la Marchandise et se cristallisent en se refroidissant dans l'idolâtrie décevante des personnes, des signaux et des mots. Dans cet Oubli de l'Etre véritable, la Connaissance du «Père» se dissout et avec elle le SENS, la Valeur absolue de ce que l'on vit.

Cet absolu ne peut être un objet de l'esprit, une création «engendrée» de l'Imaginaire, *parce que c'est l'Esprit soi-même*, en sa nudité parfaite, en sa simplicité, qui contient tout, qui transcende la Durée qui est Pensée, le destin personnel, la matière conditionnée, les organes des sens et l'intellect même et qui, à travers eux pourtant, se réfléchit et se manifeste «de soi-même» SPONTANÉMENT ET SANS CAUSE en son Pur Vouloir, en son essence qui est Désir de Soi par Soi et à travers Soi. Tout est issu de Cela et tout retourne à Cela. Cela ne se situe pas dans un au delà incompréhensible, un Néant transcendant qui force la crédulité et ne s'ouvre que par la Mort. Non, c'est le Fondement éternel et immanent de toute chose. Le Monde n'est pas abandonné, réduit au seul jeu aveugle de forces mécaniques auxquelles il s'agit d'imposer de l'Extérieur une «Loi». La Nature au contraire est partout le reflet multiple, contradictoire en apparence, mais puissamment présent de ce Principe Intérieur dont l'expression universelle et spontanée est l'Amour divin. Mais ce que nous connaissons de l'Amour est une image déformée de la Réalité, une image douloureuse de la séparation. Il nous faut d'abord purifier notre désir de tous les «objets» qui le divisent pour connaître à nouveau ce qu'est l'«Adorable» qui n'est pas «engendré de la femme».

«Restreindre son amour au sujet pur et l'étendre à tout l'univers, c'est la même chose» dit Simone Weil.

Au contraire des dualismes qui définissent l'Amour comme la passion que l'on éprouve pour un être radicalement «autre», la métaphysique voit

et vit l'Amour comme la Connaissance de Soi dans toutes ses manifestations. Et c'est pourquoi Jésus dit : «ADOREZ-LE : Celui-là est votre Père»

Cet Absolu ne saurait être confondu avec le Dmiurge des religions sociales, objet personnel d'une croyance, d'un système où le Père naturel est sublimé dans la crainte et la Mère évincée, réduite à n'être que la Nature que le déversoir de nos illusions polluantes. Le «Père» selon Jésus n'est pas une Personne anthropomorphique qui poursuit une «fin», ce qui laisserait supposer qu'il est imparfait et incomplet, «né de la femme». Il n'attend rien de nous et n'exige aucun sacrifice comme le ferait un Seigneur féodal, colérique et jaloux qui nous menace de ses foudres phalocratiques.

Il nous laisse «libre» de souffrir si son royaume nous indiffère. L'Épreuve consciente ne mérite de sa part aucune récompense car elle est en soi la Valeur-même : la Vie.

Chaque création nouvelle de notre imagination, chaque objet de désir qui se projette dans le Palais des Miroirs qui fait les Différences est un Voile qui nous sépare de notre Visage originel. L'Épreuve ne cessera que lorsque le Voile sera devenu Miroir Vide.

Et c'est Là que «l'âme prend toute sa vie et son être. C'est de là qu'elle aspire sa vie... en Ceci qui est totalement UN dans la divinité... et si désirable en soi est la Vie qu'on la désire pour elle-même... parce qu'elle flue directement de la divinité.» (Eckhart)

«Enseigne-nous le LIEU où tu ES...» Il dit : «Il y a de la Lumière en dedans d'un être lumineux et il illumine le monde entier.» (24) Et parce que nous sommes divisés contre le monde entier et contre nous-mêmes et que nous ne connaissons plus la Lumière qui est DANS le Monde et par laquelle le Monde est fait (Jean. 1. 10) nous adorons des images nées de la chair et de la volonté de l'homme et qui voilent la Lumière. Pourtant : «Dans la caverne de l'intellect, se tient l'Absolu, distinct à la fois du grossier et du subtil, existence absolue, suprême, une et sans second. Pour celui qui vit dans cette caverne en tant que l'Absolu, ô mon aimé, il n'est plus de retour dans la matrice d'une mère.» (Shankara. Vivekachudamani. 266)

Oui mais comment l'adorer Celui qui est au Fond de l'esprit, là où le fond de la divinité et le fond de l'esprit sont un seul et même Fond ? On l'honore et on le sert en ÉTANT SOI-MEME PLEINEMENT ET ENTIEREMENT autant que possible. «Ceux qui sont complètement sortis d'eux-mêmes, qui ne cherchent absolument rien qui leur soit propre en aucune chose, grande ou petite, qui ne considèrent rien au-dessous d'eux ni au-dessus d'eux, ni à côté d'eux ni en eux, qui ne visent ni bien ni honneur, ni agrément ni plaisir ni utilité ni intériorité ni sainteté ni récompense ni royaume céleste et qui sont sortis de tout cela, de tout ce qui leur est propre et contingent : ceux-là honorent la divinité. Ils l'honorent véritablement et LUI DONNENT CE QUI EST A ELLE.

«... Rien de plus douloureux et pénible à l'homme juste que ce qui est contraire à la justice : c'est-à-dire de N'ETRE PAS LE MEME EN TOUTES CHOSES.» (Eckhart).

Le Paradoxe doit être surmonté, la Logique et la Science dépassées car le «Père» ne peut avoir d'autre Témoin que Soi-même, dans le Silence adamantin de la Chambre Nuptiale : le Cœur-où l'Inné respandit. «Je Suis le Même en tous les êtres et mon amour est en tout le Même ; mais ceux qui m'adorent sont en Moi et Je Suis en eux.»

(Ici la Bhagavad Gita IX. 24 - 29 fait écho à Jésus selon Thomas et Jean). Cette adoration est aussi Méditation, par delà la conscience limitative du «corps», sur l'Inné qui ne connaît ni Avant ni Après et par elle, toute illusion dualiste cesse immédiatement et en elle, le Désir retrouve sa plénitude fondamentale. Passage de la réalité visible à la Lumière ineffable, cette expérience prend place dans notre propre soi. C'est la Certitude en laquelle la Connaissance n'éprouve plus le besoin d'aucun objet. Le Cycle entier est bouclé. Toutes croyances en ceci ou en cela s'effondrent : celui qui «expérimente», ce qui est «expérimenté» et le pouvoir qui permet l'expérience se révèlent désormais n'être que les trois aspects d'une seule et même Réalité absolue et non-duelle. Cet «état» est notre être fondamental et IL EST DÉJÀ AVANT MEME QU'ON LE RÉALISE. L'Homme entier est son propre Père-Mère. L'appellere-t-on Fils de pute ? (log. 105) Au delà de CELA, ni l'Amour ni la Connaissance ne peuvent rien trouver. C'est l'Unité que toute science tend à découvrir (ou prétend ignorer) derrière le Voile de la diversité.

Cela repose caché en notre inconscient du seul fait de nos limitations conscientes, voulues ou non. Toute la métanoïa implique, je crois, une traversée des abysses de la Négativité qui nous séparent illusoirement de notre Soi, seule valeur digne d'adoration et de connaissance.

La Folie consentie et assumée du «Sois passant». Avec notre être entier. Car CELA qui n'est pas «engendré de la femme», c'est-à-dire qui n'est pas une réflexion de la Négativité (au sens hégélien) n'est pas RIEN, n'est pas une abstraction vide, un néant sans saveur, une volonté de mort déguisée mais la TOTALITÉ des plus hautes valeurs qu'il nous est permis de connaître et de percevoir en cette vie.

L'Absolu, niant toute relativité, il ne peut être que PLUS que toute illusion de relativité et NON MOINDRE.

D'où vient l'invitation de Jésus à l'Adoration, c'est-à-dire à la RÉALISATION d'un Contenu Absolu de Valeur et de la Force qui, en nous, le pousse à se manifester. Cette Force ne peut être que l'Amour qui est l'essence du Corps et du Cosmos entier et qui absolutise l'être de ceux qui N'OUBLIENT PAS leur Origine et leur Destination.

Amour qui les rend libres, tels qu'ils SONT avant qu'ils n'existent (19). Amour qui implique la recherche patiente, des erreurs, des chutes et des épreuves jusqu'à ce que par la Grâce — qui n'est pas un «don du ciel» mais la force même, retrouvée, de la volonté unifiée — l'individu soit comme revêtu d'un «nouveau corps» magique. Il participe alors directement, dans l'absolu, à la Danse du Tout, inclus dans la sphère de la Création signifiante et, à la fois, uni à tout le Signifié, à tout ce qui se meut ou ne se meut pas, vit, croît, se transforme.

Ayant trouvé en soi-même, dans la Synthèse immanente, le Lieu de Repos, le Mouvement n'a plus pour lui le «goût» de la naissance et de la mort

et les «choses», n'étant que les vagues de son propre esprit, et les «êtres» lui étant plus chers que la prune de son œil, perdent cette fausse transcendance qui, dans son ignorance douloureuse, l'aliénaient.

Son esprit, que la Gnose rend désormais clairvoyant, pénètre l'essence des plantes, des sources, dont il comprend alors les murmures, les bruissements, les «enseignements». Il perçoit l'analogie du Royaume dans un simple grain de moutarde et entre en sympathie avec la nature des pierres qui le «servent», dans la Simplicité émerveillante du deux fait UN. Son fardeau est léger et son joug efficient.

Mais il ne donne pas son Amour comme des perles aux pourceaux. Il faut d'abord se rendre digne de ses «mystères». Se prosterner pour adorer ce qui échappe à toute volonté de posséder.

Paulo Sarafian



Jésus parle de ses deux mères : la mère terrestre qui l'a engendré et la véritable mère qui lui a donné la vie (log. 101). C'est de celle-ci dont il est parlé au log, 105 : *Celui qui connaîtra le Père et la Mère l'appellera-t-on fils de prostitué ?*

Car la véritable Mère est accompagnée du Père. En fait, elle ne fait qu'Un avec Lui, Dieu étant à la fois masculin et féminin. Il est le Père et la Mère.

Jésus connaît très bien son «visage originel», qui n'a pas été engendré de la femme. Il en parle dans le logion 84 : *...vos modèles qui au commencement étaient en vous, qui ne meurent, ni ne se manifestent.* Cette notion de modèles qui sont en nous échappait à l'entendement de la génération juive de Jésus. La science elle-même favorise la compréhension métaphysique. Voici ce qu'écrit Lyall Watson : *Tout corps est accompagné d'un double bioplasmique qui existe à un niveau moins physique ; il revêt approximativement la même forme que le corps... Il ne disparaît pas au moment de la mort clinique... si pour chaque personne ce modèle est unique...* Malgré encore des «si», nous pouvons mesurer le chemin parcouru par les savants. Jésus savait, lui, ce qui est éternel en lui, ce qui n'a pas été engendré de la femme ; aussi dira-t-il dans le logion 61 : *Je suis celui qui est, issu de celui qui est égal ; il m'a été donné ce qui vient de mon Père.* Salomé le voit : Celui qui égal au Père, est aussi son Père. Elle l'adore et dit : *Je suis ta discipline.*

E. Toureille



Jésus ne dit pas «quand vous verrez», il emploie le présent : «quand vous voyez celui qui n'a pas été engendré de la femme». Cela donc, a lieu maintenant. Il ne faut pas le projeter dans une maturation future, dans un devenir aléatoire. «Quand je serai à même de voir» ! ... Non, il faut être attentif, présent et à certains moments de vigilance, je vois... le Vivant, homme ou bois ou pierre (logion 77). Et je vois, surtout, celui en moi qui voit. Celui-là n'a pas été engendré de la femme, il est Vie reconnaissant la Vie, rendant hommage à la Vie. Et je me prosterne devant ce flux en moi, et je l'adore, car cela est mon origine.

L'action de se prosterner implique un lâcher-prise total. Abandon d'activité, d'opinion, de pensée. Détente totale, offrande au mouvant de la Vie, confiance en lui.

Adorer, c'est la joie de découvrir la qualité, sans vouloir l'accaparer mais en se laissant absorber par elle. La joie de découvrir l'humilité, qui n'est pas liée à la pauvreté mais à la richesse, la vraie, la richesse intérieure.

Paul Vervisch

COURRIER METANOIA

A propos du log. 13 et du feu qui sortirait des pierres.

Un feu... quel feu ?

En ne voyant pas plus loin que notre conditionnement mental et matérialiste nous ne pouvons tenter d'expliquer qu'en fuyant dans l'abs-trait. Toutes les explications manqueront fatalement de prise concrète.

Et pourtant ce feu n'est pas une fiction.

Comment l'expliquer à l'homme d'aujourd'hui ?

Il y a quelques années encore, c'était impossible ; mais l'Évangile selon Thomas était préservé. Sa découverte n'a eu lieu qu'en temps convenable, juste à l'entrée de l'ère du Verseau qui est l'ère de la Connaissance. Enfin les clefs vont être exhumées et mises à notre disposition. Un mental vrai-ment conscient de sa filiation divine n'aurait pas besoin de longue initia-tion. Le mental, en revenant au commencement après une descente dans le *puits*, en saurait aussi long que les Rishis d'il y a cinq mille ans. Pour eux, la possibilité d'une vie divine dans la matière était une réalité. Dans l'appa-rente inconscience de la matière, ils savaient déceler une conscience cachée, involuée et qui doit nécessairement évoluer.

Pour nous, nous ne savons plus regarder en face la vérité totale du monde tel qu'il est. Les découvertes actuelles de la science peuvent contri-buer à une salutaire prise de conscience. Pour nos cerveaux si bien organisés et conditionnés, la voie n'est pas négligeable. On apprendra ainsi que le feu dont il est question a été découvert en 1938 avec le cycle de Bethe. Ce feu que les Rishis appelaient «le troisième feu», celui qui n'est ni des flammes, ni des éclairs : *saura agni, ce soleil dans l'obscurité.*

Et ils l'avaient découvert par le seul pouvoir de vision directe de la Vérité, sans instruments, par la seule connaissance de leur propre feu au dedans d'eux-mêmes. Car on ne connaît que ce que l'on possède.

Au lieu de l'inertie voici la perspective d'une manifestation due à une énergie cachée *ce que l'œil ne peut voir...* qui est la descente de l'Esprit et de ses pleins pouvoirs jusque dans le monde matériel apparemment le plus insensible.

Donc le cycle de Bethe a permis au monde moderne de découvrir «ce troisième feu», celui qui accompagne les réactions nucléaires. Celui qui, par le pouvoir de l'Esprit, pouvait jaillir des pierres.

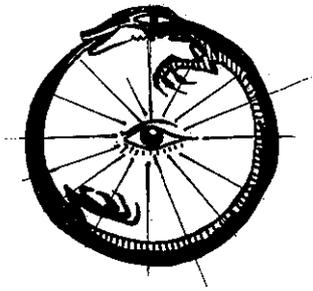
Thomas s'adresse à ses compagnons. Pour lui il ne saurait être question de symbole. Et les apôtres restent muets de saisissement et de crainte mêlée d'envie et de jalousie. Comment Thomas, leur compagnon, peut-il être maître de pouvoirs occultes aussi importants ? Ils savent peut-être que ce pouvoir là existe et est le lot d'un bien petit nombre. Pour Jésus leur maître passe encore... mais Thomas ?

En élevant ainsi Thomas au même niveau de conscience que lui, Jésus proclame ouvertement son identité. Il est bien le fils de l'homme, celui qui par lui-même ne peut pas faire davantage que ses disciples. Il était à leur niveau... mais il a réalisé la nature divine qui est en lui. Ce qu'il a fait, les autres aussi peuvent le faire. Thomas en est un exemple. Tous deux ont bu à la même source bouillonnante et le disciple n'est pas plus grand que son maître ; il lui est égal. Il est un homme nouveau et il est un dieu aussi. Chaque regard nouveau transforme notre monde. *Voir* autrement, c'est *pouvoir* autrement. Ce troisième feu, c'est notre nouvelle conscience. A nous de chercher la clef qui ouvre la porte de ce troisième niveau. En vérité cette clef ne dépend pas d'instruments compliqués comme pour la découverte du cycle de Bethe. Et pourtant «sous les microscopes les savants n'ont découvert que le revêtement matériel, atomique, de ce Feu fondamental qui est au centre des choses et au commencement des mondes. Ils ont trouvé l'effet non la cause. Et parce qu'ils ont trouvé l'effet, seulement l'effet, les savants n'ont pas la vraie maîtrise, ni la clef qui pourrait transformer la matière (notre matière) et lui faire rendre le vrai miracle qui est le but de toutes les évolutions, le point d'autre chose qui ouvrira la porte d'un nouveau monde.

C'est ce Feu-là qui est le pouvoir des mondes... C'est lui, le levier ; lui, le voyant ; lui qui peut rompre le cercle, et tous les cercles de nos envoûtements successifs, matériel, animal, vital, mental... C'est le point d'autre chose le moment d'imagination suprême qui met le feu aux vieilles limites.»¹

E. Tourelle

1. La Genèse du surhomme de Satprem.



BIBLIOGRAPHIE

Les études d'Émile GILLABERT et les recherches de l'Association Métanoïa ont pour objet essentiel, non seulement de faire connaître l'Évangile selon Thomas traduit et commenté par Philippe de Suarez, mais encore d'intégrer ce texte fondamental dans l'ensemble des grandes traditions qui forment, à notre avis, un système métaphysique cohérent.

La plupart des lecteurs des publications Métanoïa ont acquis une connaissance développée des ouvrages relatifs aux grandes religions orientales, si proches de l'enseignement de Jésus. Beaucoup suivent avec un intérêt passionné les études contemporaines consacrées à ces problèmes.

Il a paru utile toutefois de publier dans les *Cahiers Métanoïa* des informations de caractère bibliographique et d'inaugurer cette nouvelle rubrique par le rappel de certains ouvrages de base dont la connaissance est particulièrement indispensable.

Il s'agit, on l'a compris, d'une bibliographie *orientée* en ce sens que nous ne retiendrons que les études susceptibles d'éclairer un enseignement ésotérique dont l'accès n'est pas toujours aisé.

Le choix présenté ci-dessous, qui peut prêter à discussion et qui paraîtra peut-être incomplet, fera éventuellement l'objet d'additions ultérieures.

Il est envisagé d'autre part de donner un compte-rendu d'ouvrages contemporains concernant directement notre propos.

Les avis et les suggestions des membres associés seront accueillis avec beaucoup d'intérêt par la rédaction de la Revue.

HISTOIRE DES RELIGIONS -

ELIADE (Mircea). — Traité d'histoire des religions. Nouv. éd. rev. Préface de Georges Dumézil. — Paris, Payot, 1975.

MÉTAPHYSIQUE GÉNÉRALE -

GUENON (René). — Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme. — Paris, Gallimard, 1973 (Les Essais. 182).

GUENON (René). — La crise du monde moderne. 3^e éd. — Paris, Gallimard, 1946 (Tradition. 3)

GUENON (René). — Les États multiples de l'Être. 2^e éd. — Paris, Ed. Vega, 1947.

GUENON (René). — L'Homme et son devenir selon le Vedanta. 5^e éd. — Paris, Éditions traditionnelles, 1952 (Réimpr. 1975).

GUENON (René). — Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues. 4^e éd. — Paris, Les Éditions Vega, 1952.

GUENON (René). — Le Règne de la quantité et les signes des temps. — Paris, Gallimard, 1945 (Idées. N.R.F.)

N.B. — Les ouvrages de Guénon, même lorsqu'ils sont consacrés à une tradition particulière ont une dimension métaphysique.

TEXTES FONDAMENTAUX -

- L'Évangile selon Thomas. Traduction, présentation et commentaires de Philippe de Suarez. — Marsanne, — Montélimar, Éditions Metanoïa, 1974.
- ECKHART (Maître). — Traité et sermons. Trad. de l'allemand. Avec une introd. par M. de Gandillac. — Paris, Aubier Éditions Montaigne, 1942 (Philosophie de l'Esprit).
- HOUËI-NENG. — Discours et sermons... Trad. française et introduction de L. Houlné. — Paris, A. Michel, 1963.
- LAO-TSEU. — Tao te king. Introduction, trad., comm. par J. Lionnet. — Paris, A. Maisonneuve, 1962.
- VEDA. — Le Veda, premier livre sacré de l'Inde. — Paris, Marabout Univ., 1967, 2 vol.
- BHAGAVAD - GITA. — Trad. française de Camille Rao et Jean Herbet (d'après Sri Aurobindo), 2^e éd. — Paris, A. Michel, 1947 (Spiritualités vivantes).
- TCHAN (Zen) Textes chinois fondamentaux... — Lausanne, les Amis d'Hermès 1970 (Hermès, 7).
- Six Upanishads majeures. Kena, Mundaka, Isha, Katha, Aitareya, Prashna. Trad. du sanscrit par Patrick Lebaill. — Paris, Le Courrier du Livre, 1971.

ÉTUDES CONTEMPORAINES DIVERSES

- BENOIT (Dr Hubert). — La doctrine suprême selon la pensée Zen. 4^e éd. — Paris, Courrier du Livre, 1967.
- BENOIT (Dr Hubert). — Lâcher prise. 3^e éd. — Paris, Courrier du Livre, 1971.
- DURCKEIM (Karlfried, Graf). — Hara, centre vital de l'homme. 3^e éd. — Paris, Le Courrier du Livre, 1974.
- DURCKEIM (Karlfried, Graf). — Le Zen et nous. Trad. de l'allemand par Catherine de Bose. — Paris, Le Courrier du Livre, 1976.
- KRISHNAMURTI. — La Première et la dernière liberté. Trad. de Carlo Suarez. Préf. de Aldous Huxley. — Paris, Stock, 1955.
- Le Maître spirituel dans les grandes traditions d'Occident et d'Orient... Lausanne, Les Amis d'Hermès, 1967 (Hermès. 4).

Tu arrives messenger
immobile comme le ciel
mouvant comme la mer
au rivage de l'abandon
tu submerges mes berges
et les sentiers de ma gamberge
tu disperses les bibelots
et les paniers de ma brocante

Tu arrives de partout et de toujours
tu déferles sur mes membres épars
les rassembler deviendrait l'accident
qui ne peut plus arriver
car tu n'as plus rien à aviver
plus rien à ajuster
plus rien à secourir
sur mes terres désolées

Tu arrives plus vite que l'ouragan
plus calme que le firmament
vers ma cahute disloquée
elle partira avec le reste
car tu es ma dérive
et mon ancre marine
mon déluge
et mon sommet d'Arménie

Tu arrives hôte rapide
dans le silence immobile
étais-tu jamais parti ?
ta barque est mon refuge
tu étais l'autre
quand j'étais faubourg Saint-Honoré
suis-je l'autre devenu
quand minuit a sonné
à ma pendule naufragée.

E. G. 1971

